

très semblables entre eux par leur vif sentiment de solidarité nationale, tout ce qu'on dit d'eux peut être contesté au nom d'exemples particuliers. Et cependant, comment nier qu'il y ait en Angleterre, plus encore qu'ailleurs, des traits communs de tempérament, d'éducation morale et sociale, de tradition historique, qui aboutissent à des courants déterminés d'avance et par où les individus, quelque originaux ou même excentriques qu'ils soient, sont d'abord obligés de passer ? C'est ce qui fait que nous trouverons tout ensemble en Angleterre et de si fortes personnalités et une telle puissance d'association pour des œuvres impersonnelles.

Le mot d'individualisme est pris dans des acceptions très diverses, parfois opposées, et il importe de s'entendre sur la valeur de ce terme. L'individualisme dont nous voulons parler ici pourrait se définir, au point de vue de la psychologie, le penchant à développer en soi, avec le plus d'intensité possible, et à faire dominer au dehors, avec le plus d'extension possible, sa propre individualité. Or, ce qui constitue surtout l'individu, c'est une énergie de volonté et d'activité débordante, qui se pose devant autrui avec une indépendance fière, avec un esprit de lutte et de « combativité, » refusant toujours de céder et prétendant toujours vaincre. Cette forte personnalité entraîne nécessairement une conscience non moins forte de son *moi* et un sentiment parallèle de complaisance en ce moi. Elle entraîne aussi un sentiment profond de la responsabilité personnelle, l'habitude de compter sur soi et de ne répondre qu'à soi-même de ses actes. Sous certains rapports, tel néo-Latin indiscipliné et frondeur peut sembler plus individualiste que l'Anglo-Saxon ; mais une volonté vraiment énergique n'exclut pas l'obéissance à la règle, qui, tout au contraire, exige la maîtrise de soi ; et d'autre part, indiscipline, mobilité, facilité à l'oubli de la règle, difficulté de fournir une obéissance soutenue et patiente, habitude de compter sur autrui, de songer toujours à autrui, de se décharger au besoin sur autrui de sa responsabilité propre, tout cela ne constitue pas un individualisme positif, fondé sur la force et l'énergie personnelle ; c'est plutôt cet individualisme négatif, par manque de volonté et d'empire sur soi-même, comme aussi par manque d'union avec

autrui, dont on a fait plus d'une fois une si vive critique.

Jusqu'à quel point l'individualisme positif est-il une des qualités fondamentales de l'esprit anglais? Cette qualité exclut-elle, ou, au contraire, favorise-t-elle un développement de plus en plus manifeste du sentiment social en Angleterre? Quelles sont les origines ethniques et psychologiques de cette double tendance, qui forme une apparente antithèse pour l'observateur, et quelles en sont les conséquences dans les diverses manifestations de l'esprit anglais? Autant de problèmes qui offrent pour nous un intérêt actuel et permanent.

I

LES RACES, LE CLIMAT

On a voulu chercher l'explication de l'individualisme anglais, tel que nous l'avons défini, dans le mélange spécifique des races qui ont peuplé la Grande-Bretagne. L'ancienne couche ligure fut recouverte par l'élément celte, qui d'ailleurs en est voisin et auquel se mêla de bonne heure l'élément scandinave. Tacite distingue déjà les Calédoniens, grands et à cheveux roux, des Silures à cheveux noirs. L'Angleterre ayant été d'abord réunie au continent avant qu'un détroit l'en séparât, elle a dû offrir jadis une composition ethnique analogue à celle du Nord de la Gaule. Plus tard sont venues les invasions germaniques et scandinaves, qui ont recouvert de leur couche épaisse le fond celtique. Aujourd'hui encore, dans la Grande-Bretagne, les bruns se répartissent comme si des invasions successives de blonds, venus de l'Est, les avaient éloignés des côtes et refoulés dans les centres et à l'Ouest; ce fait confirme les données de l'histoire sur les invasions germaniques, devant lesquelles reculèrent les Celtes. Au reste, l'Irlande et l'Ecosse prises dans leur ensemble ont, comme l'Angleterre même, 50 p. 100 d'habitants à cheveux blonds ou roux, 50 p. 100 à cheveux bruns ou châains. Plus de deux millions d'hommes parlent encore des langues celtiques tant en Irlande qu'en Angleterre et en Ecosse; et parmi eux, c'est bien le type celte qui domine avec sa tête

arrondie, sa taille moyenne, ses cheveux noirs ou châtain. Dans l'ensemble, la taille est à peu près la même en Angleterre (1^m,70), en Irlande (1^m,69), en Écosse (1^m,71). L'indice céphalique moyen est de 76 pour les Anglo-Saxons, de 77 pour les anciens Bretons et pour les Anglais modernes, de 78 pour les Écossais. L'indice céphalique est donc presque le même d'un bout à l'autre de l'Angleterre, ce qui indique une population très homogène et très fixée, tandis que, en France, l'indice céphalique varie de 78 à 88 selon les régions¹. Entre les diverses provinces du royaume britannique, vous ne trouvez pas non plus des contrastes aussi forts que ceux qui éclatent en passant de la Flandre à la Provence, de la Bourgogne à l'Auvergne, de la Bretagne à la Gascogne, de la Normandie à la Lorraine ou à l'Alsace.

On a prétendu que les Anglo-Saxons, non contents de soumettre les anciens Bretons, les avaient exterminés. Il n'y a pas d'exemple d'une conquête qui ait réussi à détruire la population existante : on ne saurait étendre à toute la Grande-Bretagne le sort de quelques villes, dont la destruction complète n'a été mentionnée par l'histoire que parce qu'elle était une exception. Ce qui est vrai, c'est que les immigrations en masse des hordes germaniques et scandinaves, qui arrivaient même avec leurs bestiaux, produisirent en Angleterre un déplacement de population bien plus sensible qu'en Gaule. On a pu se demander si la France avait été réellement conquise par les Francs ; le Grande-Bretagne fut certainement conquise par les Germains et Scandinaves, mais un certain fond celtique n'en subsista pas moins.

Aujourd'hui, la Grande-Bretagne est partagée entre les éléments liguro-celtiques et les éléments germaniques, mais ceux-ci ont conservé un notable avantage. Le type brun à tête large reprend cependant le dessus dans les villes, depuis plusieurs siècles, et finira par exercer son influence envahissante. Le mélange de sang celto-ligure et de sang germain, qui, pour l'anthropologie, rend la Grande-Bretagne si analogue à la Gaule antique, est peut-être la raison pour laquelle le tempérament anglais, quoique souvent flegmatique, est plus nerveux que celui du

¹ Voir Beddoe, *Races in Britain*, p. 231.

Germain pur. La race anglo-saxonne est la première du monde pour la taille (classe ouvrière : 5 pieds anglais 9 pouces 1/4), après les Polynésiens et avant les Patagons¹. Cette race est aussi la première entre les nations civilisées pour le poids du corps, pour la capacité pulmonaire, pour la force physique. C'est un superbe spécimen du sanguin flegmatique et nervo-moteur. Emerson peint la race anglaise en ces termes : « La nature dit : « Les Romains ne sont plus. Pour édifier un nouvel empire, je choisirai une race neuve, toute masculine, toute en force brutale. Je ne m'oppose pas à une compétition des mâles les plus grossiers. Que le buffle fonce les cornes en avant sur le buffle et que le passage soit au plus fort. Car j'ai un ouvrage à faire qui demande de la volonté et des muscles ».

Bien qu'il soit vraisemblable, comme on l'a soutenu, que des Sardes, mis en Angleterre à la place des Anglo-Saxons, n'eussent pas su mieux profiter de la situation géographique qu'ils ne l'ont su en Sardaigne, nous croyons que les considérations ethniques sont insuffisantes pour expliquer et le caractère et l'histoire d'un peuple : l'Angleterre en est la preuve. Entre la Grande-Bretagne, la Gaule et la Germanie, il y avait jadis analogie de composition : deux énormes couches de Celtes et d'hommes du Nord, avec une addition plus notable d'éléments méditerranéens en Gaule. Il faut donc chercher d'autres facteurs du caractère ; ces facteurs ne se peuvent trouver que dans le milieu physique et surtout dans le milieu social.

Taine, à la suite de Montesquieu, a insisté outre mesure sur les effets du climat. Ce qu'on peut lui accorder, c'est que le ciel humide et froid de l'Angleterre a renforcé les influences qui font de l'acquisition d'un certain bien-être individuel le but le plus nécessaire pour tous. On a calculé que la nourriture d'un seul Anglais suffirait à une famille de huit personnes en Grèce. Il est des pays cléments où, grâce au beau ciel, à la facilité de vivre, à la sobriété des besoins, la misère même n'a rien qui dégrade,

¹ Il est curieux de remarquer que, comparés à l'ensemble de la population anglaise, les fous montrent un abaissement de stature de 1 pouce 96 anglais et une diminution de poids de 10 livres anglaises ; les criminels : 2 pouces, 16 et 17 livres 8. (Voir les rapports du Comité anthropométrique de la *British association*.)

ni au physique, ni au moral : le bien-être y étant en quelques sorte naturel, on a le temps d'être artiste. Comment en serait-il de même sous un ciel glacé et brumeux, où l'abri est difficile à se procurer, où la pauvreté se traduit par des dehors repoussants et, au dedans, par une sorte de dénue-ment intellectuel, d'abaissement social et moral ? Dans de telles contrées, l'utile et le bon se rapprochent parfois au point de se confondre ; il y a un certain bien-être inséparable du bien-faire, une indépendance matérielle sans laquelle, au sein d'une société civilisée, sont compromises l'indépendance morale et la liberté de l'individu. Il ne faut donc pas juger l'utilitarisme et l'individualisme anglais d'après la même règle que l'égoïsme vulgaire : ils ont souvent leur principe dans un intérêt bien entendu, qui peut se fondre, à la fin, avec le sentiment de la dignité personnelle et qui n'exclut nullement la solidarité sociale.

La situation insulaire devait aussi exercer une grande action et sur les destinées et sur l'esprit du peuple anglais ; elle tendait à l'isoler en soi. D'une part, elle l'obligeait à une fusion plus rapide et plus complète de ses éléments intérieurs, qui devait produire plus vite un caractère un et homogène ; d'autre part, elle empêchait à l'extérieur des communications qui auraient eu pour résultat une sociabilité plus étendue. Les Anglais n'ont communiqué avec le continent que pour s'efforcer d'y conquérir du territoire ou pour y faire du commerce. Nous voyons Charlemagne obligé de réprimer la mauvaise foi des marchands anglais : ils importaient dans les Etats francs des robes de laine de médiocre qualité ou de taille trop exigüe, et, de plus, ils essayaient de frauder la douane. Au xv^e siècle, dans le *Débat des Hérauts d'Armes*, on dit que l'Angleterre est reine des mers du Nord, mais que, au lieu de se servir de cette royauté pour transporter ses marchandises, elle s'en sert pour piller les navires marchands des autres nations.

Mise à l'abri de ses voisins, la Grande-Bretagne a un vaste développement de côtes, avec des estuaires de fleuves qui rendent ses ports difficiles à attaquer. Dans son sol, fer et houille abondent. Rien n'était donc plus naturel aux habitants que de se tourner vers le négoce et, plus tard, vers l'industrie. « Ces fiers boutiquiers, dit Byron au x^e chant de *Don Juan*, portent leurs marchandises et leurs lois d'un

pôle à l'autre, et se font payer un droit par les vagues elles-mêmes ».

Pour bien comprendre la direction et le développement propre du caractère anglais, il faut se rappeler que la race germanique, dont les Anglo-Saxons étaient une branche, a fini par présenter une double antithèse, qui est devenue sa marque distinctive : intérieurement, contraste du réalisme et d'un certain idéalisme mystique ; dans les rapports sociaux, conciliation de l'individualisme et du goût pour la subordination hiérarchique. Les Anglo-Saxons avaient sans doute les mêmes tendances que les autres Germains, mais leurs penchants furent modifiés, d'abord par l'influence celtique et normande, puis par les conditions de leur développement national. Quoique capables aussi de mysticisme et d'idéalisme, les Celtes ne poussent pas l'intensité de l'absorption intellectuelle jusqu'à oublier entièrement la vie pratique. D'autre part, l'influence normande était celle d'esprits fermes et fins, ayant une raison solide et peu portée aux chimères, une volonté entreprenante et persévérante en vue de « gagner ».

Si d'ailleurs, des deux termes de l'antithèse germanique, — sens réaliste et sens idéaliste, — le premier s'est développé au plus haut point en Angleterre, ce n'est pas à dire que l'autre ait pour cela disparu. Tant s'en faut ; mais les deux se sont attribué des domaines séparés. Dans la pratique et dans le domaine de l'intelligence pure, l'Anglais est resté positif ; dans la poésie, nous le verrons conserver le sens germanique de l'idéal, sans perdre pour cela celui du réel. M. Darmesteter nous montre Shakspeare aussi entendu en affaires qu'inspiré en poésie. Au moment où le poète écrit le monologue d'Hamlet, il achète, pour 200 livres, 107 acres dans la paroisse d'Old-Stratford ; vers 1604, il fait errer le roi Lear dans la tempête et il intente un procès à Philip Rogers en paiement de 1 livre 11 shillings 10 deniers, prix de malt à lui vendu et non payé ; en 1605, il rêve à lady Macbeth et à la tache de sang que l'Océan ne pourrait laver, et il afferme pour 440 livres les redevances de Stratford, Old-Stratford, Bishopton et Wilcombe. Voilà l'Anglo-Normand, avec les deux parts de son âme et de sa vie. Mais il ne faut pas oublier qu'un Victor Hugo a pu offrir en France les

mêmes contrastes, plus fréquents toutefois en Angleterre.

Quant à la conciliation de l'individualisme avec le goût de subordination sociale, elle est devenue bien plus manifeste chez l'Anglais que chez l'Allemand. Le grand événement qui modifia l'individualisme des Anglo-Saxons, leur donna une marque propre, introduisit dans leur histoire l'esprit politique et le sentiment de solidarité sociale par lequel ils s'opposèrent aux autres peuples germains, ce fut leur conquête par les Normands. Faut-il encore voir là simplement, avec Taine, un mélange de races, un effet de croisement ethnique ? Non. Les Normands n'étaient pas de race si différente. De plus ils étaient peu nombreux. Leur action fut donc surtout politique et sociale. Les Normands se partagèrent leur conquête ; Guillaume distribua terres, maisons, abbayes ; les lois les plus dures maintinrent la soumission. Liés entre eux par la crainte des Anglais, les Normands étaient sous le roi comme une armée héréditaire, écrasant et contenant les vaincus du haut de leurs forteresses. Anglo-Saxons et Normands formaient ainsi à l'origine deux nations superposées, l'une maîtresse, l'autre asservie. Mais les vaincus étaient vingt fois plus nombreux que les vainqueurs ; aussi devaient-ils conserver finalement leur trésor de forces vives.

Les familles normandes, dotées au détriment des Saxons vaincus, furent simplement la souche de l'aristocratie anglaise. A mesure que les cadets en sortaient par le rang de leur naissance, le souverain y faisait entrer constamment les hommes qui s'étaient illustrés dans les carrières administrative, militaire, scientifique. Cette aristocratie créa les coutumes politiques et fit l'éducation du pays, soit par les habitudes qu'elle réussit à imposer, soit par celles que développa la résistance même à son action. De là une double influence, positive et négative.

Les Normands avaient un esprit dominateur et organisateur ; ils n'étaient pas hommes à laisser se relâcher les liens de la subordination. En outre, pour leur résister et disputer ses droits, il fallait s'unir : l'esprit d'association pénétra donc peu à peu dans la nation anglaise. Ainsi se dessina la différence entre l'Angleterre et l'ancienne Allemagne. Là, une forte organisation franco-normande empêcha l'indivi-

dualisme de rester à l'état d'isolement, d'éparpillement, de dissociation ; ici, l'unité fut tellement lente à se faire, qu'elle ne s'est faite que sous nos yeux et en partie par nous. Les Normands, d'esprit vif et clair, positif autant qu'aventureux, ne reculant pas devant la perfidie quand il s'agissait de leurs intérêts, achevèrent d'imposer aux Anglo-Saxons ces préoccupations pratiques et utilitaires que favorisait déjà leur climat et, nous l'avons vu, leur situation géographique. Taine compare lui-même le Germain normanisé et devenu Anglais à quelque Allemand de Hambourg ou de Brême qui, pendant cinq cents ans, aurait été serré dans le corselet de fer de Guillaume le Conquérant : le voilà tourné malgré lui vers la vie militante et pratique.

Aussi peut-on dire que le caractère Anglais est en grande partie une œuvre de l'éducation franco-latine. Le positivisme anglais est, jusqu'à un certain point, une nature acquise ; on ne peut l'expliquer entièrement par la race, pas même en ajoutant beaucoup de sang celtique et un peu de sang normand au sang germanique ordinaire ; il y a là, pour le psychologue, un effet de causes physiques et sociales extrêmement complexes, qui font comprendre comment la floraison de l'esprit anglais a dû s'écarter de plus en plus du vieux tronc allemand. — En Angleterre, dit Taine, c'est la vieille fidélité germanique qui maintient les hommes en société, pendant que la vieille indépendance germanique maintient les hommes debout. — Fort bien, mais comment la « fidélité germanique » n'a-t-elle pas produit le même effet d'organisation dans la Germanie même ? C'est sans doute qu'il y a eu en Angleterre l'autorité normande.

II

LE CARACTÈRE ANGLAIS

Toutes les influences que nous avons précédemment énumérées ont eu pour résultat final le caractère anglais, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui en son originalité propre.

Les Celtes avaient l'instinct de la fraternité, le goût de

la société et de tous les groupements : il en resta quelque chose chez les Anglais. En second lieu, la situation insulaire, qui enfermait les Anglais chez eux, leur permettait aussi plus d'unité et de suite dans les entreprises ; ils pouvaient vider entre eux leurs querelles et arriver plus vite, par le frottement mutuel, à un certain équilibre final. Leur destinée étant renfermée entre des limites beaucoup plus fixes, comment leur caractère ne serait-il pas devenu bien plus vite un et homogène ?

La sensibilité, chez l'Anglais comme chez l'Allemand, est moins fine et plus renfermée en soi que chez le Français ou l'Italien. C'est le résultat de ce tempérament flegmatique dont nous avons vu la naturelle harmonie avec le climat de la Grande-Bretagne. Les contrées froides et humides ne laissent guère subsister, par sélection, que des natures fortes et rudes, peu sensibles à l'action du dehors. Le système nerveux répond alors aux choses par des vibrations moins promptes, moins délicates et moins variées. Les instruments de la perception peuvent-ils s'affiner sous un ciel sombre et monotone, où l'organisme est obligé d'être toujours sur la défensive, prêt à repousser plutôt qu'à laisser entrer des influences hostiles ? Les sens perceptifs demeurent donc moins délicats et moins riches en nuances. Seuls les sens vitaux acquièrent de la force ; le plaisir de manger ou de boire, celui d'exercer ses muscles et d'agir compensent le manque d'impressions plus désintéressées, plus « dilettantes » et plus « artistiques ». Sensible au confortable, l'Anglais l'est beaucoup moins aux belles formes et à l'élégance extérieure ; comme l'éducation de ses sens, son goût laisse souvent à désirer. Il préfère les jouissances solides et profondes à ces jeux changeants de perceptions fines que favorise, dans d'autres pays, une nature toute baignée de lumière, invitant les yeux à une fête perpétuelle. En même temps que la sensibilité est plus obtuse, elle est aussi plus lente. Les nerfs moins tendus vibrent moins rapidement ; il faut de fortes impressions pour obtenir en échange des phénomènes d'expression. De là un calme général et même une certaine lourdeur. Mais une fois excitées, les passions de l'Anglais ont une extrême force ; elles ont surtout de la durée. Concentré et non expansif, l'Anglais individualiste ne

communique pas aisément ses impressions, mais il a beau, sous les dehors de la froideur, cacher ce qu'il éprouve, il affecte plus de flegme qu'il n'en a réellement. Au fond c'est un violent.

L'humeur générale de l'Anglais subit l'influence d'un ciel tantôt gris et voilé, tantôt tempétueux, qui inspire la mélancolie ou la tristesse. Malgré cela, les hérédités de race demeurent ici plus importantes que le climat, puisque nous voyons, sous les mêmes nuages et au milieu des mêmes tempêtes, l'Irlandais conserver quelque chose de l'insouciance et de la belle humeur galliques. L'Anglo-Saxon, lui, a plutôt l'imagination sombre du Germain. Froissart disait des anciens Saxons : « Ils se divertirent moult tristement, à la mode de leur pays ». « Les plaisirs mêmes de l'Anglais, dit Bain, ont en eux je ne sais quoi de triste ». Pourtant, le reste d'éléments celtes qui tempérèrent les éléments germains, joint aux traditions d'activité énergique en vue d'intérêts positifs, empêche l'Anglais de verser aussi facilement dans le pessimisme que l'Allemand songeur et contemplatif. L'action ramène toujours la pensée sur terre ; elle impose un but précis, auquel on s'intéresse ; par cela même, elle donne du prix à l'existence. L'Anglais n'a guère le temps de s'attarder aux lamentations sur la vie. Souvent même son utilitarisme se tourne en un optimisme naïf : habitué à considérer le bonheur comme la fin suprême, il faut bien qu'il croie tout d'abord à la possibilité du bonheur. Un livre comme celui de John Lubbock, où nous voyons dressé minutieusement, à la manière de Bentham, le bilan de toutes les joies de la vie, ne pouvait être écrit que par un savant anglais. Aux poètes sont réservées les grandes visions pessimistes ; chez les autres, elles traversent l'imagination sans produire un effet durable. Pour quelques-uns, sans doute, l'oisiveté engendre le spleen, mais le travail, ce lot du grand nombre, guérit les blessures de la pensée. En somme, la sensibilité anglaise est la sensibilité germanique, mais plus individualisée encore et offrant, grâce à une vie plus active et plus utilitaire, une forme moins sentimentale et moins mystique.

La direction générale des sentiments, chez l'Anglais, est vers l'intérieur ; son centre, c'est sa propre personnalité.

Aussi le moi anglais, très développé, s'affirme-t-il avec énergie ; il n'entre ni facilement, ni rapidement dans l'âme et les sentiments d'autrui. Non qu'il soit incapable de sympathie, loin de là ! Quand il réussit à se mettre par la pensée à la place des autres, — ce qui exige un certain temps et un certain effort, — il souffre ou jouit en eux ; les pôles de l'intérêt, renversés, produisent la bienveillance et la bienfaisance la plus active. Dans aucun pays la bourgeoisie et l'aristocratie ne sont aussi généreuses pour les œuvres de charité et d'intérêt public.

La nature de la sensibilité et de l'imagination influe sur celle de l'intelligence. Grâce au calme habituel et à la lenteur du tempérament, l'intelligence anglaise a une allure sérieuse et réfléchie. Là où les sens ne sont pas toujours, comme dirait Descartes, chatouillés par les plaisirs extérieurs, il se produit un retour de la pensée qui la fait rentrer en elle-même. Si l'Anglais n'a pas la facilité d'intuition et le coup d'œil rapide qui distingue les tempéraments plus nerveux, il a en revanche la faculté d'attention soutenue et de concentration profonde. Le premier résultat est le besoin de s'attacher au fond plutôt qu'à la forme. Ce ne sont pas les belles ordonnances, les symétries d'idées, les dessins intellectuels, encore moins les arabesques de l'imagination, qui charmeront des têtes parfois un peu lourdes et médiocrement impressionnables aux choses du dehors. Ces têtes ne penseront pas pour le seul plaisir de penser, elles ne raisonneront pas pour se complaire à aligner des raisons en bon ordre, mais pour atteindre un but et accomplir un travail utile. Dès lors, c'est moins la beauté qui importera que la vérité ; et la vérité même devra finalement se trouver dans la réalité. Le goût du réel, tel qu'il est, avec ses laideurs comme avec ses beautés, avec ses dissonances comme avec ses harmonies, avec tous ses contrastes et sa complexité obscure, est caractéristique chez les Anglais comme chez les Germains ; ils n'éprouvent pas le besoin d'ordonner les choses pour le plaisir de l'œil ; arranger, pour eux, ce serait déranger.

Pourtant, ce fond commun d'intelligence sérieuse et sincère a produit, en Allemagne et en Angleterre, des formes d'esprit très différentes. Là, on a eu le temps, après avoir mis en pratique le *primo vivere*, d'ajouter le *philosophari*.

Ici, outre l'influence celtique et normande, le tourbillon de la vie active, — industrie, commerce, politique, — a déterminé autrement la direction habituelle de l'intelligence. Quoique capable des longs raisonnements, l'Anglais a dû se tourner vers l'expérience. Au lieu de spéculer à perte de vue comme le Germain, il observe ; au lieu de déduire, il induit ; aux vastes synthèses, aux généralisations, aux abstractions il préfère l'analyse patiente des faits particuliers et concrets. Il ne se laisse pas prendre, comme l'alouette française, au miroir des systèmes. Sa vue nette et précise saisit le détail ; elle se défie des trop vastes horizons. Bacon parle en Anglais lorsqu'il dit : « Il arrive souvent que de basses et petites choses en expliquent de très grandes, beaucoup mieux que les grandes ne peuvent expliquer les petites ». Ainsi, dans un milieu nouveau et avec un but nouveau pour son activité, le vieux Germain est devenu éminemment positif.

Dans le domaine des faits, l'Anglais est un chercheur incomparable. Son éducation, depuis des siècles, l'a toujours tourné de ce côté ; son esprit est entré dans le moule. Il a un goût naturel pour collectionner des faits ; toute sa vie il en collectionne. Qu'il soit chez lui ou à l'étranger, il remarque, il note. L'Anglais dit : Il faut être bien informé, *well informed*, et pour cela voir de ses yeux ; le Français dit : Soyons au courant ; — un courant qui le roule avec les autres, voilà son idéal. L'orientation finale du vieil esprit germanique vers l'utilitarisme intellectuel chez les Anglo-Saxons est la preuve de l'influence qu'exercent le milieu social, les idées régnantes, les traditions historiques. La tête anglaise est devenue le premier des appareils enregistreurs. Le Français intellectualiste joue très souvent avec les notions et les déductions, qui le charment indépendamment des résultats pratiques ; comme le Grec, il est artiste en idées. Si ses raisonnements se tournent en actes, c'est qu'ils ont éveillé en lui une de ses passions fondamentales ; il les réalise alors immédiatement, par une sorte d'impulsivité. Tout autre est, chez l'Anglais, le rapport de la pensée à l'acte. Ici, ce n'est pas le besoin de penser qui domine, c'est le besoin d'agir. Penser, pour l'Anglais, s'exprime même souvent par le mot réaliser, *realize*. Arrivé au bout de son raisonnement, l'Anglais ne

s'arrête pas satisfait ; la conclusion intellectuelle n'est pour lui qu'un commencement, un principe d'action. Ce qui l'intéresse dans cette conclusion, ce n'est pas sa généralité, ni même sa vérité purement abstraite ; c'est la réalité future dont elle n'est que le premier moyen et qui, elle, constitue la fin. Il n'a donc pas besoin de se passionner actuellement pour le principe de conduite qu'il a une fois adopté ; il n'a pas besoin d'être de nouveau entraîné par l'explosion des sentiments corrélatifs aux idées : il s'entraîne lui-même, en vertu d'un besoin d'agir constant et d'une volonté d'agir constante. Toutes ses conceptions sont déjà des convictions pratiques, des règles de conduite auxquelles il se conformera sans se laisser détourner ; ce sont des instruments de travail aussi résistants et immuables que la pioche et la charrue du laboureur.

Un des résultats les plus remarquables des nécessités où se sont trouvés les Anglo-Saxons, de la lutte où ils ont été engagés pour vivre, pour se conserver et s'étendre, de la direction active et pratique que leurs facultés ont dû prendre, d'abord par utilité, puis par goût, c'est cette transformation des facultés germaniques d'abstraction et de généralisation en amour du concret et du particulier. L'action exige une vue des choses sous un angle spécial, en un rapport déterminé à un but déterminé ; elle est ennemie des perspectives générales, qui, offrant à l'intelligence trop de pour et de contre, paralysent la volonté. Elle est ennemie des conceptions abstraites, qui, détachées du réel, demeurant comme entre ciel et terre, entravent l'action vivante et l'effort sur le réel. Burke, en parlant des abstractions, disait : « Je hais jusqu'au son les mots qui les expriment ». On a opposé ce mot à celui de Roger Collard : — « Je méprise un fait ».

C'est par la volonté, cette faculté fondamentale et pour ainsi dire organique, que l'Anglais rappelle le plus fidèlement la race des vieux Germains ; — volonté ferme, opiniâtre, patiente et persévérante, telle qu'on la peut attendre d'organisations à la fois robustes et équilibrées. A un plus haut degré que l'Allemand, l'Anglais possède l'audace entreprenante et le goût de l'initiative. Sous ce rapport il a quelque chose des anciens Scandinaves et Normands, si amoureux des aventures. La volonté grise, dit

Victor Hugo, en parlant des travailleurs de la mer. Cette griserie, l'Anglais la connaît.

Il est une loi que la psychologie anglaise a mise en lumière et dont le caractère anglais offre l'application : la loi de transfert, qui finit par transférer au moyen dont on se sert en vue d'une fin la valeur de cette fin même. L'énergie volontaire a été d'abord pour les Anglais un moyen en vue de la conservation et du bien-être sous un climat rude qui semble dire : travaille ou disparais. A force de vouloir en vue de l'utile ou du nécessaire, l'Anglais a fini par vouloir pour le plaisir de vouloir, par lutter pour le plaisir de lutter. « Énergiques par la volonté de faire effort, de chercher, de trouver et de ne jamais céder. » Ainsi parle Tennyson¹.

L'Anglais aime tout ce qui est puissance et force, ou tout ce qui en a l'aspect. Il a la plus profonde estime pour la volonté constante, pour tout ce qui est dessein suivi. Il préfère un homme très imparfait, borné par certains côtés, mais dont on peut prévoir la conduite et sur qui on peut compter, à un bel esprit qui joue le rôle de moulin à vent. Être indépendant, être confié de bonne heure à soi-même, voilà l'idéal de l'Anglais : *self help*. L'auteur de *Tom Brown's School Days* nous montre jusque chez les enfants le plaisir silencieux, cher à tout Anglais, d'endurer, de résister, de lutter contre quelque chose et « de ne pas céder ». Peu précoce, peu vif, l'enfant anglais a déjà l'initiative et la ténacité. Il est souvent indomptable, parfois brutal. De là l'emploi des verges. Les professeurs mêmes d'Angleterre font généralement un cas médiocre de l'instruction, un très grand cas du caractère. C'est ce qui ressort des fines observations faites à Oxford par M. Jacques Bardoux. Rappelons que le prince Albert, chargé par la reine de fixer les conditions d'un prix annuel décerné par elle au collège de Wellington, décida qu'il serait accordé non à l'élève le plus instruit, mais à celui « dont le caractère serait jugé le plus élevé ». Chez nous, dit M. G. Le Bon, « le prix eût été certainement accordé à l'élève qui eût le mieux récité ce qu'il avait appris dans ses livres ».

Strong in will

To strive, to seek, to find and not to yield.

Plus on agit, plus on veut agir ; plus on gagne en agissant, plus on veut gagner. De là cette sorte d'activité insatiable et ambitieuse qui appartient à l'Anglais. Il n'a pas la prudence du Français ; il ne limite pas ses désirs, il veut gagner beaucoup pour dépenser beaucoup, et il dépense fréquemment tout son revenu. D'où la nécessité de travailler énormément et d'habituer ses enfants à travailler de même. Il pourvoit à l'avenir non par des épargnes, mais par des dépenses qu'il juge fructueuses ; telle est, par exemple, l'instruction donnée aux enfants et qui les rendra capables un jour de se suffire. L'Anglais pose en principe que ses enfants, sauf peut-être l'aîné, doivent être les artisans de leur propre fortune ; il ne songe point à se priver pour doter ses filles ou pour laisser du bien à ses fils. D'ailleurs ses enfants sont trop nombreux, il faut qu'ils se tirent eux-mêmes d'affaire. Chacun pour soi.

Dans sa moralité, l'Anglais n'est pas gouverné par un sentiment, — tel que celui de l'honneur ou l'instinct de sociabilité, — mais par la loi religieuse de la conscience ou par la loi humaine de l'intérêt bien entendu. Tout homme doit faire effort pour être utile à soi-même et aux autres, voilà le principe de conduite. La vie n'est pas un jeu, la vie est sérieuse, *Ernst ist das Leben*, a dit Carlyle. Dans ses beaux moments, l'Anglais réalise ce qu'on a appelé la conception héroïque de la vie ; de même qu'il a lutté contre les puissances adverses de la nature extérieure, « il lutte dans son for intérieur contre des puissances ennemies plus formidables¹ ». L'Anglais éprouve plus aisément que nous les sentiments de respect et de mépris. Nous, profondément égalitaires et volontiers niveleurs, nous ne savons guère ce qu'est la vénération pour ce qui est au-dessus de nous-mêmes, et nous avons souvent trop d'indulgence pour ce que d'autres n'hésitent pas à déclarer méprisable.

Le respect de la règle des mœurs, quand il demeure extérieur, a pour écueil l'hypocrisie, tant de fois reprochée aux Anglais. Il est facile de tourner en dérision le *cant* britannique, mais il faut aussi en reconnaître le bon côté. Cette préoccupation de ne pas livrer ses vices en exemple aux autres, à commencer par les enfants, de respecter extérieu-

¹ M. Sarolea, *Études de philosophie et d'histoire*.

rement et publiquement les convenances sociales, de rendre ainsi « un hommage indirect à la vertu », ne semble pas à l'Anglais méprisable ; il n'accordera pas que le cynisme soit supérieur. Dans les relations individuelles, l'hypocrisie lui paraît sans doute non moins odieuse qu'elle ne le semble aux autres peuples, mais quand il s'agit des relations sociales, il ne juge pas moral de faire parade d'immoralité, parfois d'une immoralité qu'on n'a point. La théologie catholique elle-même, qui enveloppe une psychologie profonde, n'a jamais méconnu ni la force du « mauvais exemple » ni le danger du « scandale », et elle a toujours préféré un respect au moins extérieur à l'absence de tout respect et de toute honte. L'exemple, avait dit aussi Cicéron, fait autant de mal que la faute.

Il est d'ailleurs incontestable que l'Anglais a les défauts de ses qualités. Son indépendance l'expose à l'égoïsme, son sentiment du moi à l'insociabilité, son esprit d'originalité à l'excentricité ; son positivisme au culte du fait et du succès, de la puissance et de la richesse, au mépris du faible et du pauvre, alors même qu'il vient à leur secours. En outre, l'attitude individualiste, devant autrui, engendre l'orgueil, qui méprise l'opinion des autres, comme l'attitude en quelque sorte sociale engendre ailleurs la vanité, qui vit pour l'opinion des autres. L'orgueil peut aboutir à l'insolence, comme la vanité à trop de complaisance ; l'un fait des Alcestes et l'autre des Philintes. Kant avait déjà noté plusieurs de ces traits. De bonne heure, dit-il, l'Anglais apprend qu'il doit « se faire un caractère » et un caractère à *lui*, tout au moins « affecter d'en avoir un. » — « L'affectation d'un caractère, ajoute Kant, est précisément le caractère le plus général du peuple britannique, » tandis que le Français sociable tend plutôt à effacer le sien devant les autres. L'Anglais prétend vivre à sa manière, ne s'occupe pas des autres, « ne leur demande que le respect et l'estime. »

Selon Kant, l'exemple des Anglais montre que les relations commerciales sont insuffisantes pour ouvrir et élargir le caractère national ; l'esprit de commerce est souvent insociable par lui-même, comme l'esprit aristocratique. Une maison de commerce est séparée des autres par ses affaires, « comme une maison seigneuriale l'est d'une autre par ses

ponts-levis. » Au moins est-ce vrai du commerce à l'anglaise où tout émane de grandes maisons qui sont « l'aristocratie de la finance¹. » La conclusion de Kant est que le caractère anglais s'oppose plus qu'aucun autre à celui des Français. « L'Anglais, en effet, renonce à toute amabilité, qualité sociale par excellence du peuple français. »

« En compagnie d'étrangers, dit à son tour Emerson, on croirait que l'Anglais est sourd : il ne vous donne pas la main, il ne laisse pas rencontrer vos yeux ; à l'hôtel, il murmure son nom de manière qu'on ne l'entende pas. Chacun de ces insulaires est une île. » « Les Français, avait dit Montesquieu, ne peuvent faire un ami en Angleterre », et il ajoutait : « Comment les Anglais aimeraient-ils les étrangers ? ils ne s'aiment pas eux-mêmes. Comment nous donneraient-ils à dîner ? ils ne se donnent pas à dîner entre eux. Il faut faire comme eux, ne se soucier de personne... Il faut à l'Anglais un bon dîner, une fille et de l'aisance ; comme il n'est pas répandu et qu'il est borné à cela, dès que sa fortune se délabre et qu'il ne peut plus avoir cela, il se tue ou se fait voleur² ». Mill oppose à son tour la sociabilité et la bonne humeur françaises à la défiance et au « quant-à-soi » de ses compatriotes. « Chacun, dit-il, agit comme si tout autre personne était un ennemi ou un fâcheux. »

Après tant d'années passées ensemble à la Chambre des Communes, lord John Russel n'avait pas eu de rapports personnels avec Sir Robert Peel ; c'est lui qui en témoigne dans un de ses *Essais*. Il y a dans cette façon d'être, dit M. Boutmy, une grande part de timidité, mêlée à une certaine froideur de tempérament et à quelque sécheresse de cœur.

¹ Kant fait observer encore que l'esprit commercial a des nuances qui se montrent dans certaines expressions. L'Anglais dit : Tel homme *vaut* un million ; le Hollandais : il *commandite* un million ; le Français : il *possède* un million. Kant remarque encore que l'Anglais, jusqu'en sa propre patrie, où il mange pour son argent, s'isole. « Il prendra plus volontiers ses repas seul dans sa chambre qu'à l'hôtel, où il ne lui en coûte pas davantage, parce qu'ici il serait obligé à quelques frais de politesse ; mais à l'étranger, par exemple en France, où les Anglais ne voyagent que pour médire affreusement des chemins et des hôtels, ils se réunissent pour n'avoir d'autre société que la leur. »

² « Un couvreur, dit-il encore, se faisait apporter la gazette sur les toits pour la lire. » Un Français en serait descendu pour causer politique avec ses camarades.

« Les Anglais, a dit Carlyle, sont un peuple de muets ». Mais le silence les met en rapport et en harmonie « avec ce que la langue n'exprime pas, *congruity whit the unuttered* ¹. »

¹ Volney explique par là le succès des Anglais dans l'agriculture, le commerce et l'industrie : « Avec le silence, dit-il, ils concentrent leurs idées et se donnent le loisir de les combiner, de faire des calculs exacts de leurs dépenses et de leurs rentrées ; ils acquièrent plus de netteté dans la pensée, et par suite dans l'expression, d'où résultent plus de précision et plus d'aplomb dans tout leur système de conduite publique et privée. » Le même observateur rapporte à la même cause la fortune inégale des colonisations anglaise et française aux Etats-Unis. « Le colon français, dit-il, délibère avec sa femme sur ce qu'il fera ; il prend ses avis : ce serait miracle qu'ils fussent toujours d'accord. La femme commente, contrôle, conteste ; le mari insiste ou cède, se fâche ou se décourage ; tantôt la maison lui devient à charge, et il prend son fusil, va à la chasse ou en voyage, ou causer avec ses voisins ; tantôt il reste chez lui, et passe le temps à causer de bonne humeur ou à quereller et à gronder. » « Voisiner et causer, dit encore Volney, sont pour des Français un besoin d'habitude si impérieux que, sur toute la frontière de la Louisiane et du Canada, on ne saurait citer un colon de notre nation établi hors de la portée et de la vue d'un autre. En plusieurs endroits, ayant demandé à quelle distance était le colon le plus écarté : Il est dans le désert, me répondait-on, avec les ours, à une lieue de toute habitation, sans avoir personne avec qui causer. Le colon américain (lisez anglais), lent et taciturne, passe la journée entière à une suite ininterrompue de travaux utiles ; dès le déjeuner il donne froidement des ordres à sa femme, qui les reçoit avec timidité et froideur, et qui les exécute sans commentaires. Si le temps est beau, il sort et laboure, coupe des arbres, fait des clôtures ; si le temps est mauvais, il inventorie la maison, la grange, les étables, raccommode les portes, construit des chaises. S'il trouve une occasion, il vendra sa ferme pour aller dans les bois, à dix ou vingt lieues de la frontière, se faire un nouvel établissement. »

Le type général de l'Anglais, tel que nous l'avons esquissé, n'exclut pas les variétés de tempérament individuel ; mais on retrouve partout les mêmes caractéristiques principales. Selon M. Stewart, l'Anglais sanguin « préfère les occupations musculaires aux intellectuelles. » Sa parole est assurée et « en dehors » ; mais « il n'est pas minutieusement informé ». Cette importance attachée aux informations nous révèle le sens pratique de l'Anglais. — Le bilieux, lui, préfère les occupations d'affaires et de gain aux musculaires et aux intellectuelles, mais il est capable d'exceller en tout. Il met son bonheur à poursuivre et à atteindre la richesse, le pouvoir ou le bien-être de la famille. Parole décidée. Toujours prêt et informé : « *always ready, and informed.* » L'Anglais lymphatique a peu de goût pour les travaux musculaires, plus d'application que de talent dans les affaires ; « un bûcheur. Met son bonheur dans le confort et le soin de sa personne. Parole lente. Toujours informé. » L'Anglais nerveux se plaît aux occupations intellectuelles et corporelles. « Heureux de tout ce qui charme les sens et enrichit l'esprit : voyages, art, littérature. Parole rapide, parfois trop rapide. Il est souvent indécis. La précision fait place à la fantaisie. Il n'est pas toujours bien informé. » Au reste les vrais bilieux et les vrais nerveux sont plus rares en Angleterre que dans les régions tempérées ou méridionales, quoique leur nombre tende chaque jour à s'accroître.

III

L'INDIVIDUALISME ANGLAIS ET LES INSTITUTIONS SOCIALES

L'Anglais, quoique moins sociable de tempérament, sait beaucoup mieux que nous s'associer à autrui. Il conserve d'ailleurs son individualisme jusqu'au sein des diverses associations dont il peut faire partie. Sa sociabilité n'est pas du même genre que celle du Français. Elle n'est pas une affaire de sentiment, mais pour ainsi dire, de raison et d'action ; ce n'est pas par besoin et goût inné de compagnie que l'Anglais s'unit à tels et tels, ni pour sympathiser, mais parce qu'il juge nécessaire de travailler en commun à une fin utile. De bonne heure, les habitants de la Grande-Bretagne se sont rendu compte de la force de l'association ; dès le moyen âge nous les trouvons groupés en sociétés qui, de Londres et des principales villes du royaume, nouent des relations suivies avec toute l'Europe occidentale. Ce sont des relations d'affaires, de commerce et d'industrie. S'ils s'habituent à former des corporations, c'est toujours pour un objet positif et restreint.

Cette habitude de s'associer en vue d'un but quelconque, soit d'utilité, soit de charité (ce qui est encore considéré comme une utilité supérieure), s'est conservée à travers les siècles. Elle n'est pas seulement favorisée par le sens pratique de l'Anglais ; elle l'est encore par son intelligence réfléchie et ses sentiments calmes, qui lui permettent d'écouter la contradiction, de discuter avec sang-froid sur des intérêts, de ne pas faire dégénérer une assemblée en une mêlée, un *meeting* en bataille. Les Anglais, dans leurs réunions, ne déclament pas pour déclamer ; leurs nerfs restent calmes et l'idée du but domine tout. Ils savent alors agir en corps sans que personne opprime personne ; ils unissent leurs individualités sans les absorber dans les groupes et, généralement, sans abdiquer leur liberté propre. Par ce sens pratique de la libre subordination, ils se montrent supérieurs non seulement aux Français centralisateurs, qui, dès qu'ils se sentent en nombre, deviennent trop volontiers oppresseurs des minorités, mais encore

aux Allemands, qui n'ont su que de nos jours, avec un vrai génie positif, subordonner leur moi à quelque but commun, et qui étaient restés si longtemps dans une sorte d'anarchie.

La première des associations où l'Anglais manifeste son double pouvoir d'individualisme intense et d'entente pratique avec autrui, c'est la famille. Dès la période de l'heptarchie anglo-saxonne nous voyons la famille fortement organisée ; l'unité territoriale est l'étendue de terre nécessaire à l'entretien d'une famille, *hyde*. Les Saxons étaient groupés en communautés de famille ayant même origine ou mêmes intérêts ; ce fut le germe des communes. Les pays dont le ciel est clément invitent à une vie extérieure plus ou moins dissipée en occupations ou plaisirs faciles, parfois en amours et galanteries ; l'inclémence du climat, au contraire, favorise davantage le goût de la vie intime, du foyer où est le seul véritable abri, du bonheur régulier et sûr près de la femme et des enfants. D'autre part, le tempérament moins vif et plus stable est moins enclin à l'inconstance des amours. Guichardin disait des peuples du Nord : « Ils ont l'adultère en horreur. Leurs femmes sont extrêmement sages, et cependant on les laisse très libres. » Toute la littérature anglaise exprime cette aversion pour l'adultère ; elle n'admet rien qui puisse porter atteinte à la sainteté du lien conjugal. L'individualisme anglais se retrouve dans la manière même dont ce lien s'établit. Chez nous, où tout est organisé en vue de la société et de l'opinion, le mariage n'est pas entièrement laissé à l'appréciation des personnes intéressées. La famille n'étant guère conçue en dehors du milieu social, on ne se marie pas exclusivement pour soi, mais aussi pour les autres, pour les parents, pour la société dont on fait partie. L'inclination individuelle n'est qu'une première base, qui parfois manque ; la raison intervient, pour apprécier toutes les convenances de famille et d'intérêts. De là le contraste, tant de fois noté par les observateurs et souvent exagéré par eux, entre « le mariage anglo-germanique d'inclination » et « le mariage français de convenance. » Malgré le bel idéal du *home* anglais, la famille française, selon M. Hillebrand, est généralement « plus heureuse » ; elle a tous ses membres plus unis et plus longtemps que

les autres familles, parce qu'elle est « l'œuvre de la tendresse paternelle, de l'instinct social et de l'intelligence organisatrice. » La famille germanique, au contraire, surtout la famille anglaise ou américaine, se dissout très souvent par l'émancipation des enfants et la fondation de nouveaux foyers. D'ailleurs, nous l'avons vu, le nombre même des enfants y est si grand que l'affection des parents se trouve naturellement dispersée et prend souvent un caractère provisoire. La famille anglaise est une monarchie, le père y est souverain, ses décisions ne sont pas contestées ; avant d'être aimé, il est et veut être respecté. Maître de ses biens, les dépensant ou les donnant à qui lui plaît, l'Anglais a l'autorité et le prestige de l'ancien *paterfamilias* romain. Le manque de profonde affection paternelle chez maint Anglais se montre souvent dans sa conduite envers ses enfants : ils les garde à la maison jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'âge de sept ou huit ans au plus, puis, quelque riche qu'il puisse être, il les envoie dans les maisons des autres. L'Anglaise même est épouse plus qu'elle n'est mère ; la Française est mère plus qu'elle n'est épouse ¹. Si le mari a une grande capacité d'agir, la femme a une grande capacité de supporter : l'un est actif, l'autre est plutôt passive, quoique sachant aussi, à l'occasion et quand il y consent, s'associer aux travaux et aux périls de son mari. La famille anglaise ne s'étend pas, comme la nôtre, à toute une foule de proches : « A quoi bon des cousins ? disent les Anglais, ce sont des amis gênants. Les vrais amis sont ceux qu'on peut choisir. » Entre les frères eux-mêmes, le lien n'est pas aussi étroit qu'en France ; sans être ennemis, ils vivent souvent étrangers l'un à l'autre. L'individualisme extrême a restreint l'esprit de famille en Angleterre. Ce n'est plus cette communauté d'esprits et de cœurs qui fait que chacun vit dans tous les autres et pour tous les autres.

Dans le domaine politique, l'individualisme anglais, joint à l'entente de l'association, devait aboutir à ce régime de liberté qui est un des principaux titres de gloire de l'Angleterre. Non que, par une sorte de culte idéal, on attachât d'abord du prix à la liberté pour elle-même, mais

¹ Voir : *Frankreich und die Franzosen in der zweiten Hälfte des XIX. Jahrhunderts*, — *Italian Relation of England*. — Max Leclerc, *l'Education en Angleterre*. A. Colin, 1894.

on y voyait la sauvegarde de l'intérêt individuel ou de l'intérêt des corporations. Souvent étroites et jalouses, celles-ci servirent la cause de la liberté, mais seulement plus tard et contre leur primitive intention. Tandis que les classes rurales tombaient dans une misère voisine de la servitude, les classes marchandes s'organisaient et augmentaient leurs privilèges. Les villes, pour protéger leur commerce, revendiquaient leurs droits. La barrière de l'océan permit de réaliser en Angleterre ce régime libéral qui répondait tout ensemble aux instincts et aux intérêts de la nation. Sur le continent, le pouvoir exécutif eut toujours une importance capitale ; dans les îles bretonnes, où régnait la sécurité à l'égard des voisins, on n'était obligé ni de tenir prêtes sous les armes des armées permanentes, ni même de contracter des alliances durables. On n'intervenait dans les querelles internationales qu'à son gré et à son heure ; le pouvoir exécutif devait donc finir par se subordonner au pouvoir délibérant. Ni les guerres extérieures, ni les guerres civiles ne menaçaient sérieusement la liberté. Point d'invasion à craindre. En France, les luttes contre l'étranger donnèrent aux souverains un empire croissant et irrésistible, d'autant plus que, pendant huit siècles, la France fut gouvernée par les diverses branches d'une seule dynastie, éminemment nationale. Pour les souverains anglais, au contraire, souvent étrangers et suspects, représentants de dynasties toujours changeantes, — Normands, Angevins, Lancastre, Tudor, Stuart, Orange, Hanovre, — les guerres devenaient, comme l'a bien montré M. G. Monod, une cause de dépendance vis-à-vis de leurs sujets. Ne pouvant exiger des subsides au nom d'un danger immédiat, ils étaient obligés d'en solliciter pour soutenir leurs prétentions plus ou moins lointaines au delà des mers. De là, entre sujets et souverains, des marchés en bonne forme. S'agit-il de conquérir les libertés publiques, où les Anglais ont bien vite reconnu la sauvegarde de leurs propres intérêts, ils s'y appliquent avec la même persévérance et la même méthode qu'à l'extension de leurs affaires personnelles. Ce sont de véritables contrats que les villes signent avec le roi, pour obtenir le privilège de certains droits nettement définis. Dès qu'un progrès politique a été accompli, on le constate par un écrit formel, on le con-

sacre par une charte, qui passe sous silence les principes, mais stipule exactement les moindres détails de l'affaire. Même dans la guerre des Deux-Roses, si les villes se rangent sous le drapeau d'York ou sous celui de Lancastre, c'est d'après leur clientèle et leurs intérêts commerciaux. Les guerres civiles pouvaient, en Angleterre, durer plusieurs années sans provoquer l'intervention d'un voisin ; la rébellion intérieure n'était donc pas, comme sur le continent, un crime contre la patrie même ; la complicité volontaire ou involontaire avec un ennemi du dehors ne compromettait pas la liberté de la nation. Grâce à toutes ces circonstances, loin d'abandonner peu à peu leurs droits devant la royauté (ce que durent faire les peuples du continent), les Anglais purent les conserver et les développer. Plus heureux que les anciens Romains, ils ont su s'enrichir sans se corrompre, sans se diviser, sans compromettre leur liberté, sans avoir besoin de dire comme les Romains de Shakspeare en présence de Brutus : « Faisons-le César. »

Aussi les Normands, malgré leurs esprits de centralisation franco-latin, n'ont-ils pu faire accepter aux Anglo-Saxons le droit romain, avec ses principes abstraits et son formalisme : outre que l'intérêt commercial y était contraire, l'intérêt politique n'imposait pas aux Anglais cette centralisation nécessaire au continent. Dès le xv^e siècle, le légiste anglais Fortescue oppose la loi romaine, héritage des peuples latins, à la loi anglaise : l'une, œuvre de prince absolu et toute portée à sacrifier l'individu ; l'autre, œuvre de la volonté commune et toute prête à protéger la personne. Dans les doctrines juridiques des Anglais, c'est l'aspect économique qui est surtout mis en lumière. Le droit même forme un seul tout avec l'utile ; il s'absorbe dans les coutumes protectrices des utilités particulières ou collectives. Point de « droits naturels », mais des intérêts, dont la loi n'est que la règle. Le gouvernement, qui oblige la liberté individuelle à sacrifier quelque chose, est un mal nécessaire et une limite que le progrès fera reculer. « En France, a-t-on dit, tout est système, en Angleterre tout est compromis. » Les Anglais ont limité la monarchie et réduit les fonctions de l'Etat pour laisser la sphère la plus large possible à l'énergie et à l'initiative indivi-

duelles. Ils ont en même temps donné à l'aristocratie une impulsion particulière en la rendant élastique et flexible, de rigide et fermée qu'elle était partout; enfin ils ont fini par associer les classes laborieuses au gouvernement : ils ont fait l'expérience de rendre le travail libre et d'enlever toute entrave à l'échange des produits. Leur développement économique est allé de pair avec leur développement politique.

Après l'établissement des libertés constitutionnelles et du régime parlementaire, le second fait important dans l'histoire de l'Angleterre est l'expansion coloniale. « L'Angleterre, dit Green, à partir du xviii^e siècle, enfante des nations. » Les progrès de l'industrie et du commerce ont forcé l'Angleterre à agrandir indéfiniment son domaine. L'esprit national s'est élargi au delà des limites de la Grande-Bretagne. Les Anglais sont même arrivés à cette idée que, n'importe où sous le soleil, des hommes peuvent se faire leur patrie. Tandis que la fortune financière de la France repose sur l'épargne, celle de l'Angleterre a surtout pour principe l'extension des besoins, qui exige un double travail en vue d'une double production. De là, cette expansion indéfinie de l'activité individuelle; de là aussi l'expansion de la vie coloniale. « Pour le Français, le *far-west*, c'est Paris. » Dans l'histoire des Anglais, l'Angleterre proprement dite n'occupe qu'une place restreinte : ce sont ses possessions qui importent. Encore aujourd'hui, outre qu'elle détient l'Égypte, l'Angleterre pousse ses troupes, d'une part, à travers le Soudan égyptien, de l'autre vers le Soudan de Tchad; dans le Sud, elle soutient les entreprises les plus aventureuses; de trois points différents, elle semble ainsi marcher, par une action convergente, à la conquête de toute l'Afrique. Elle n'oublie pas non plus la Chine. Ce qui a fait dire avec raison qu'« on se pressait un peu trop d'annoncer la fin de Carthage. »

Le troisième grand événement de l'histoire anglaise est le triomphe du protestantisme, où on a voulu voir un trait de race. En réalité, ce triomphe tint à bien des causes; la politique y joua un grand rôle. Si les Celtes d'Irlande ont repoussé la Réforme, les Celtes du pays de Galles ne l'ont-ils pas embrassée avec ardeur? N'est-ce pas en Écosse que presbytériens et puritains ont abondé? De même, si

l'Allemagne s'est faite en grande partie protestante, ne voyons-nous pas le catholicisme se maintenir non seulement en Autriche, mais en Bavière, en Westphalie, dans les pays du Rhin, tout comme dans la Belgique ? Malgré cela, on doit admettre une affinité générale de l'individualisme anglo-saxon avec une religion qui repose avant tout sur la conscience individuelle.

Le sens religieux est un des traits de l'âme anglaise ; l'habitude de rentrer en soi par la réflexion, la tournure d'esprit souvent morose et triste qui fait sentir le néant des choses humaines, la poésie tout intime et profonde qui ouvre un monde supérieur, enfin et surtout l'idée de la règle et de la loi, qui trouve son soutien dans la foi à un législateur des âmes, toutes ces raisons étaient favorables à l'essor du sentiment religieux. Mais ce sentiment ne s'est point traduit, en général, par la mysticité vague si fréquente en Allemagne. Il ne s'est pas non plus tourné en métaphysique panthéiste : l'absorption dans le grand Tout, dans l'Unité universelle, n'est pas le fait de l'Anglais individualiste. En outre, grâce à l'esprit pratique de la nation, la préoccupation religieuse a pris plutôt la forme morale que la forme métaphysique. Le sens du divin et le sens de l'utile, qui semblaient d'abord contradictoires, ne font plus qu'un. La religion est l'intérêt suprême, bonheur et paix spirituelle ; en même temps elle est la première des nécessités sociales, la plus respectable des traditions de la patrie. L'Anglais ne s'ingénie pas au même degré que l'Allemand pour trouver dans les dogmes religieux les symboles de vérités profondes ; il y voit la charte de la moralité privée et publique. Aussi toutes les associations religieuses de l'Angleterre aboutissent-elles à des résultats utiles : fondations d'écoles, qu'on s'efforce de rendre confessionnelles, institutions de bienfaisance, de propagande intellectuelle et morale, parfois même commerciale et coloniale. Tout se mêle en ces esprits tendus vers l'application pratique. L'incrédulité même n'est pas pour eux une affaire de pure vérité spéculative : en niant comme en affirmant, on poursuit un but, on veut être utile et réaliser une œuvre.

Les formes extrêmes de la religion protestante dans la Grande-Bretagne sont l'anglicanisme et le puritanisme.

L'église anglicane, une des plus riches corporations du monde, est un protestantisme officiel, qui a conservé la hiérarchie romaine et la pompe du culte ; elle reste ainsi à moitié chemin entre l'esprit du catholicisme et celui de la Réforme. Quant au puritanisme, deux traits de la physiologie anglaise y sont visibles. On l'a justement défini l'excès de l'esprit individuel se manifestant dans l'éducation de la conscience, en d'autres termes, l'exaltation de l'individualisme dans la sphère morale. Mais il faut y joindre un certain formalisme rigide qui le distingue du fanatisme allemand et en fait quelque chose de britannique. Au moment même où on revendique « l'esprit » dans toute sa liberté individuelle, on reste encore esclave de la « lettre », esclave aussi du groupe dont on fait partie. Un Anglais, a dit un Allemand, peut bien être athée, mais à la condition de faire partie d'une église d'athées. Heine, dans une de ses boutades impertinentes, a dit que « le plus stupide Anglais peut parler avec sens de politique, » mais que, si on discute religion, « il est impossible d'extraire autre chose que non-sens de l'Anglais le mieux instruit. » M. Pearson lui répond : ce n'est point que l'Anglais soit étranger au mouvement accompli dans le monde entier par la pensée spéculative, mais il résiste délibérément au désir d'explorer de nouvelles régions et d'ébranler certaines croyances acceptées ou acceptables. Les résultats de la critique biblique en Allemagne n'ont été tolérés en Angleterre que quand ils avaient été tellement dépassés dans leur contrée native qu'ils apparaissaient comparativement comme conservateurs.

Tradition et progrès, liberté religieuse, liberté politique, mais avec toutes les transitions et gradations que réclame le respect de la coutume, telle est en tout et partout la méthode anglaise. Tennyson a bien résumé l'histoire et le caractère de son pays quand il a dit, dans une poésie vraiment britannique :

C'est la terre que travaillent des hommes libres,
 Qu'à choisie la liberté sobrement poursuivie,
 La terre où, devant ses amis ou adversaires,
 Un homme peut dire ce qu'il veut ;
 Une terre de gouvernement bien établi,
 Une terre de juste et vieux renom,

Où la Liberté va s'élargissant lentement,
 De précédent en précédent ;
 Où la faction rarement lève la tête,
 Où, par degrés amenée à sa plénitude,
 La force de quelque pensée diffusive
 A le temps et l'espace pour agir et se répandre,

IV

LA LITTÉRATURE ANGLAISE

La langue anglaise a subi l'influence franco-romane. Il y a dans le vocabulaire anglais deux fois plus de mots d'origine française ou latine que d'origine germanique. Dans le dictionnaire étymologique de Skeat, ce sont les étymologies romanes qui occupent le plus d'espace. Au lieu de rester enchevêtrée comme l'allemande, la langue anglaise s'est pénétrée de logique et de clarté relative, surtout dans la prose ; elle est devenue plus pratique, plus apte en quelque sorte à l'action et à l'action utile. L'Anglais a négligé toutes les terminaisons pour s'en tenir à l'essentiel du mot, qui est le radical ; il a pratiqué une sorte d'utilitarisme en grammaire. Pour la syntaxe, il a montré le même esprit logique que les Français et parfois il a simplifié encore plus qu'eux. Au reste, si puissant et varié que soit le génie de la langue anglaise, il n'a pas cette ténacité et cette portée que l'allemand, raide et obscur, doit à sa haute origine ; il n'a pas non plus cette souplesse, cette flexibilité, cette transparence, ces grâces vives et légères que le français semble devoir à l'esprit celtique et méditerranéen.

L'individualisme de l'Anglais n'a pas entraîné, comme celui de l'Allemand, une inaptitude générale pour la composition de grandes œuvres unifiées, poèmes ou romans ; aucun Allemand, dit M. Meyer, n'aurait pu atteindre à la grâce de construction de la *Divine Comédie*. Sans s'élever jusque là, l'Anglais a subi l'influence italienne et française : il sait mieux composer que l'Allemand, il a un génie plus architectural, il a aussi une poésie plus profonde et plus spontanée.

Combinez les deux tendances dano-saxonne et celtique,

joignez-y l'influence latine exercée par la France et par l'Italie, et vous comprendrez comment a pu naître, comment a pu se développer en Angleterre la plus grande poésie des temps modernes. Elle est par excellence lyrique et dramatique. L'individualisme intense du Germain devait produire, chez l'Anglo-Saxon, l'habitude de réfléchir sur soi, de nourrir et d'exalter ses sentiments dans la solitude de la pensée, d'aller si au fond de sa joie ou de sa peine que la peine finit par se retrouver sous la joie, comme le « je ne sais quoi d'amer » au fond de la coupe. Dans les plus vieilles chansons d'Angleterre, ce qui frappe surtout, après la férocité, c'est le ton douloureux et triste, le mélange d'humeur guerrière et d'humeur contemplative, de chants de triomphe et de lamentations désolées; c'est aussi déjà, un certain sentiment de l'insondable nature et de l'insondable destinée. Dès l'origine, le Saxon fait un retour mélancolique sur la vie humaine, il en compare les courtes joies à l'oiseau qui, dans les festins d'hiver, traverse la salle à tire-d'aile et ne sent plus l'orage : « mais l'instant est rapide, et de l'hiver l'oiseau repasse dans l'hiver ». Le sentiment religieux est, comme l'a fait voir M. Jusserand, plus profond dans les poésies saxonnes que dans les chants celtiques. Plus grandiose aussi est l'attitude du moi solitaire, concentré en ses pensées; plus exclusif enfin l'amour du foyer, où c'est encore le moi qui se multiplie lui-même et jouit de soi en autrui. L'expression naturelle de telles âmes, c'est le chant lyrique, où vibrent et s'amplifient tous les tressaillements de l'être intime. Le moi finit par retrouver en lui-même le monde entier; la nature extérieure lui devient intérieure :

A piece and conterminous to his soul.

Mais c'est surtout dans le drame que la poésie anglaise devait se montrer supérieure. Les Germains n'avaient pas l'esprit dramatique; les Anglais l'eurent, sans doute grâce à l'influence celto-latine, grâce surtout à ce génie de l'action qui, chez eux, complète le génie de la méditation. Au siècle d'Elisabeth, l'influence naturaliste de l'Italie et de la France se mêle à l'influence religieuse et morale du puritanisme; l'esprit de l'antiquité classique et celui du chris-

tianisme se rencontrent. De nombreux voyageurs d'Angleterre avaient visité l'Italie et la France ; parmi eux des écrivains, des poètes, qui en avaient rapporté de vivants souvenirs. C'était le culte de la nature, en opposition à l'ascétisme du moyen âge ; c'était un mode de penser essentiellement laïque et humain, en opposition à la scolastique et à la théologie ; enfin, c'était le sens esthétique, l'amour de la forme claire et harmonieuse, par contraste avec l'obscurité et la complexité des conceptions germaniques. Toutes ces tendances et habitudes d'esprit séparent complètement du moyen âge les « Elisabéthains » ; elles les rapprochent tellement et des anciens et de nous-mêmes qu'elles les font tout ensemble antiques et modernes. Aux esprits ainsi disposés une riche matière s'offrait, capable d'inspirer toute une pléiade de poètes ; c'étaient les drames de l'Italie au temps des Sforzas, des Borgias, des Médicis, des d'Este, des Cencis. Les crimes italiens, histoires d'amour et de sang, fascinèrent l'esprit anglo-saxon par l'attrait de la grandeur tragique, de l'étrangeté psychologique, de la monstruosité morale. Si les Anglo-Saxons avaient eu la même placidité de scepticisme que les Italiens de la Renaissance, la même inconscience du bien et du mal, ils n'auraient pas eu plus qu'eux l'esprit tragique. Le sens de l'horrible et du terrible, âme de la tragédie et du drame, suppose, nous l'avons déjà remarqué¹, le sens du bien et du mal, de la beauté et de la laideur morales. L'Italie de la Renaissance fut sans doute incomparable dans les arts qui exigent la perception énergique ou fine des lignes ou des couleurs, des lumières et des ombres, de toutes les autres qualités matérielles ; mais le drame, lui, réclame la perception forte et subtile des émotions humaines, le sentiment de leur excellence, le jugement inflexible des mobiles moraux de l'action. L'esprit tragique, a dit un Anglais, naît de la conscience morale d'un peuple. En Italie, la conscience était annihilée. Sur la terre des Puritains, au contraire, elle était en pleine révolte contre toutes les horreurs du siècle. Le génie profondément psychologique de la race anglo-saxonne, joint à son goût de l'action, devait donc éclater dans le drame, et l'influence italienne fut

¹ Voir plus haut la psychologie du peuple italien.

l'occasion de ce grand essor dramatique auquel nous devons Marlowe, Shakspeare, Webster, Ford et Massinger. Les crimes des cours italiennes fournirent des sujets à la moitié au moins des tragédies écrites sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques I^{er}. Shakspeare, lui, emprunte à l'Italie, à l'antiquité, à l'histoire nationale, mais rien à la partie anglo-saxonne de cette histoire ; il ne met en scène que les Plantagenet, les York et les Lancastre. Il n'en demeure pas moins Anglo-Saxon, comme on l'a justement remarqué, parce que ses pensées ont de plus profond et de plus douloureux ; les doutes d'Hamlet, les désespoirs d'Othello, les mélancolies de Jacques, les sombres appréhensions de Claudio ¹.

Dans Shakspeare, l'immensité du champ de la vision est telle que le poète conserve, au milieu des horreurs tragiques, une sorte de sérénité intellectuelle.

Le drame anglais n'a pas pour objet principal, comme la tragédie antique, une action qui se développe, une destinée qui s'accomplit, avec des personnages dont le caractère, restant à l'état d'esquisse, n'offre que les traits généraux de l'humanité. Ce n'est pas non plus l'analyse de quelque passion générale incarnée dans un homme, comme nous en présente la tragédie française avec le Cid, Chimène ou Phèdre. Le caractère individuel, voilà pour l'individualisme anglais l'objet propre de la poésie dramatique. Mais, ici encore, une distinction est possible ; l'âme personnelle peut être représentée ou dans les phases successives de sa formation intérieure, ou dans son action extérieure sur un milieu réel. La première espèce de drame est surtout allemande ; c'est celle qu'ont adoptée les poètes philosophes, les Goëthe et les Schiller, qui se plaisent à décrire l'évolution d'un caractère. La seconde forme du drame est surtout anglaise ; c'est celle que Shakspeare porte à sa perfection. Avec lui, caractère et action sont ramenés à l'unité et transportés dans la vie active. Sans doute Shakspeare, lui aussi, nous fait assister parfois à des formations de caractère ; mais ce qu'il représente plus

¹ Voir, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} juin 1892, la belle étude de M. Jusserand, qui, toutefois, nous semble avoir exagéré l'influence celtique et française sur la littérature anglaise, en rejetant trop dans l'ombre l'influence italienne.

généralement, c'est la manifestation progressive du caractère, déjà formé, dans les actes de la vie. Aussi ses caractères, au lieu de demeurer généraux, sont-ils dès le début fortement individualisés. Avant même d'être jaloux, a-t-on dit, Othello est déjà Othello, il est l'Africain au sang de feu ; et quand il sera jaloux, il le sera à la manière d'Othello, non du candide Troïlus. Avant d'être ambitieux, Macbeth est Macbeth, et si nous assistons au développement progressif de son ambition, comme nous avons assisté au progrès de la jalousie chez Othello, ce développement n'est qu'une conséquence de l'individualité propre au personnage. Quant à l'action même, elle est la dernière des conséquences, elle est la résultante de ces trois facteurs : le caractère individuel, la passion générale et humaine qui s'y est développée sous une forme particulière, enfin le milieu particulier qui a provoqué l'explosion au dehors de la passion intérieure. C'est donc bien la vie même, dans son principe et dans ses effets, que le poète nous représente ; le sens psychologique et le sens de l'action, en se réunissant et en se complétant dans l'âme anglaise, devaient engendrer le génie dramatique.

Après le drame, le roman était le fruit naturel de l'esprit anglais. N'exige-t-il pas, lui aussi, et le sens psychologique des caractères et le sens pratique des actions qui en résultent ? La vie réelle, observée avec amour, sans grossissement ni rapetissement systématiques, la manifestation d'âmes individuelles au sein d'un milieu dont elles subissent l'action et sur lequel elles réagissent, la solidarité de chaque individu et du groupe dont il fait partie, la complexité croissante des sentiments et des passions, les actes qui en résultent, l'enchaînement nécessaire de ces actes avec leurs conséquences heureuses ou malheureuses, la moralité qui se dégage ainsi de la vie même, tel est l'objet du réalisme anglais, — réalisme profond et sincère dont le principe n'est pas l'indifférence intellectuelle, mais la sympathie morale. On peut d'ailleurs étendre la même caractéristique à l'ensemble de la littérature anglaise : c'est une littérature non d'artistes, mais de psychologues et de moralistes. Ces génies réfléchis et peu sensuels n'ont point, comme les néo-Latins, le culte de la forme pour la forme ; ils cherchent le fond et, sous les apparences, l'être intime

des choses. Quand ils l'ont atteint, ils s'efforcent de nous en donner la même perception exacte et vive. Ils n'éprouvent pas, par goût de symétrie et de belle ordonnance, le besoin d'épurer la réalité, de la simplifier, de la proportionner pour l'ennoblir ; peu sensibles aux dehors et aux décors, ils voient et nous font voir les choses telles qu'elles sont, complexes, irrégulières, parfois pleines de contradictions apparentes, en un mot naturelles. Mais par cela même que, dans leur aversion pour le dilettantisme esthétique de quelques néo-Latins, comme aussi pour la spéculation pure des Germains, ils sentent profondément le sérieux de la vie, du même coup ils saisissent la moralité inhérente à la vie. La littérature allemande est celle de philosophes spéculatifs ; la littérature anglaise est celle de philosophes pratiques qui ne séparent pas l'observation de l'action même.

V

LA PHILOSOPHIE ANGLAISE

C'est seulement en Angleterre, malgré la part qui revient à notre Auguste Comte, que la philosophie a été vraiment positive, c'est-à-dire expérimentale et dégagée de toute conception *a priori*. Comte lui-même commence par avoir un système préconçu : il construit tout d'abord une théorie des trois états et une théorie de la connaissance, — combien rudimentaire ! — puis il applique à toutes choses ses cadres faits d'avance, pour arriver partout à une conclusion voulue et prévue ; il n'est pas vraiment positiviste.

Aussi est-ce en Angleterre que les règles de la méthode expérimentale ont été posées ; la logique inductive y est un sujet de prédilection. Les Bacon et les Mill, sans être le moins du monde créateurs, sans avoir eux-mêmes renouvelé les méthodes de la science par des découvertes, se sont faits les législateurs de l'induction. Au reste, jusque dans cette sphère de la logique inductive, une lacune s'est fait sentir qui tient à un défaut de l'esprit anglais. Pour avoir, avec trop de conscience, séparé les deux domaines de l'observation et de l'imagination, les Anglais ont parfois

méconnu la part de cette dernière dans les sciences mêmes dites expérimentales ; ils n'ont pas toujours assez vu que la pensée doit construire et deviner pour observer et induire, que la plupart des lois sont d'abord des hypothèses, que le savant est un poète qui, au lieu de l'idéal, s'efforce de concevoir et de représenter le réel.

Pour ces têtes patientes et méthodiques qui ont l'esprit d'ordre et d'exactitude, le goût des faits joint à l'habitude de la réflexion ne pouvait manquer de produire le développement de la psychologie anglaise, où se reflète de nouveau l'esprit général de la nation. D'abord, par sa défiance à l'égard du préconçu, par son principe de non-intervention dans les faits, le psychologue anglais reste un pur observateur, collectionneur et classificateur ; il n'invente pas des expérimentations, il ne cherche pas à provoquer, par l'intermédiaire des faits physiologiques, les faits psychologiques, ni même à relier systématiquement les seconds aux premiers, comme firent Descartes et Malebranche, Herbart, Lotze et Wundt. Il prétend n'être qu'un témoin et un narrateur ; il s'en tient donc à l'*association*, à la suite naturelle et spontanée des faits dans le temps et dans l'espace.

Toutefois, par cela même qu'il cherche à saisir le développement des phénomènes indépendamment de notre action, l'observateur anglais prépare des matériaux pour une doctrine philosophique qui devait trouver outre Manche ses principaux représentants : celle de l'évolution. Les faits se suivent et s'accompagnent ; mais par quelle série de transformations les plus complexes sortent-ils des plus simples ? quelle est leur « genèse » ? Voilà la question que, dès ses débuts, la psychologie anglaise s'est posée et dont le souci a fait son originalité propre. Locke, dans son *Essai sur l'entendement*, cherche à comprendre la « croissance » de l'esprit, Son analyse procède par réductions et régressions patientes. Il n'admet pas de constitution innée, il explique tout par des acquisitions successives. Ce genre de psychologie, d'abord tout empirique avec Locke, Mill et Bain, devait, en se systématisant peu à peu, aboutir à l'évolutionnisme de Spencer. Et cet évolutionnisme, érigé en explication universelle, devait particulièrement réussir dans un pays où le nouveau procède presque toujours de l'ancien par voie de croissance, de complication, d'agrè-

gation spontanée, chez un peuple où la tradition, en se combinant avec elle-même, devient progrès. Si l'Allemagne, elle aussi, avait conçu l'évolution, c'était d'une autre manière, non pas empirique, mais métaphysique ; thèse, antithèse, synthèse, tel était pour la philosophie allemande le « processus d'idées qui régit *a priori* les faits ; le réel coïncide avec le rationnel, le devenir même est la manifestation de l'absolu. Ce genre d'idéalisme réaliste n'est point fait pour les cerveaux britanniques.

L'Angleterre a eu pourtant son idéalisme, mais tout original et procédant de l'empirisme même. Des phénomènes associés, voilà, nous l'avons dit, l'unique point de départ ; mais que sont ces phénomènes, après tout, sinon des perceptions de l'esprit ? N'existe, en définitive, que ce qui est perçu : *esse est percipi*, dit Berkeley. La matière, que l'on prenait jadis pour une « substance », se réduit donc à un ensemble de perceptions associées entre elles. Ainsi l'idéalisme de Berkeley est d'abord tout psychologique, et c'est ultérieurement qu'il aboutit à cette métaphysique pour laquelle la matière, comme telle, n'existe pas. Puis vient Hume, qui applique la même méthode d'analyse psychologique à cette autre substance respectée par Berkeley, l'esprit. Si la matière se réduit à une série de perceptions, n'en peut-on pas dire autant de notre moi, de sa prétendue unité, de sa prétendue identité, de sa prétendue activité ? L'esprit, en conséquence n'existe pas plus que la matière ; des phénomènes qui se suivent, voilà l'univers. La tâche de la science est de considérer dans quel ordre ils se suivent, et c'est cet ordre qui constituera l'évolution. Reste-t-il, au sein de l'universel devenir, quelque chose de fixe en apparence, — soit les formes de notre pensée, soit les formes des choses, — l'école anglaise n'aura pas besoin, pour en rendre compte, de recourir à l'innéité, ni à des lois et des types antérieurs aux choses mêmes. L'hérédité expliquera pour elle ce qui se trouve préformé dans l'individu dès sa naissance. Quant à ce qui paraît préformé dans les choses, comme les genres et les espèces, un grand et souverain génie d'Angleterre, Darwin, l'expliquera par une simple sélection, qui assure le triomphe des combinaisons les plus utiles à la vie et les mieux adaptées au milieu extérieur.

En cette philosophie de l'évolution, d'abord humblement empirique, puis ambitieusement systématique, qui aspire à représenter et comme à conquérir le monde entier, l'esprit anglais se mire avec ses hautes qualités de prudence et d'audace.

Dans la morale anglaise, nous retrouvons le même esprit. Pas de lois s'imposant d'avance, pas d'impératif catégorique édictant ses commandements du haut d'un Sinaï intelligible. Chacun cherche son plus grand bien : tel est le point de départ, tout individualiste ; et ce bien, exclusivement apprécié au point de vue de l'expérience, ne peut être que le bonheur. Mais, d'autre part, le bonheur n'est complet que dans l'association ; ce qui change l'intérêt individuel en intérêt collectif : voilà le point d'arrivée. Les conditions de la moralité et celles du droit sont généralement représentées sur le modèle de la société anglaise ; si elles sont généralisées par quelque esprit plus synthétique, elles deviennent les conditions de l'évolution de la vie, ou, en d'autres termes, les moyens par lesquels l'individu s'adapte à son entourage. Au delà, pour les besoins supérieurs de l'esprit et pour les aspirations de la poésie intérieure, s'étend la sphère de l'inconnaissable, qui est celle de la religion. Mais science et religion resteront à côté l'une de l'autre sans se confondre ; l'une demeurera toute positive, l'autre sera une foi individuelle ou collective. L'esprit anglais n'éprouve ni le besoin de supprimer, par une logique à outrance, le second terme du problème ultime, ni le besoin de ramener, par un effort de métaphysique transcendante, les deux termes à une foncière unité : il s'oppose ainsi tout ensemble à l'esprit français et à l'esprit allemand.

V

TRANSFORMATIONS DE L'ESPRIT ANGLAIS ET DES INSTITUTIONS ANGLAISES

Nous venons de rendre assez justice aux qualités psychologiques et morales des Anglo-Saxons pour avoir le droit d'ajouter qu'elles sont loin d'être la cause unique des suc-

cès de l'Angleterre. Celle-ci a profité des circonstances toutes matérielles qui étaient à son avantage, des « accidents heureux » dont parle Darwin. Ce n'est pas la moralité anglaise qui fait que, quand on découvrit les emplois industriels de la houille, l'Angleterre était précisément la terre la plus riche en mines de houille. Ce n'est pas la moralité anglaise qui mit les Iles Britanniques à l'abri de toute crainte sérieuse d'invasion et les dispensa de grandes armées : c'est la « ceinture d'argent » que leur a faite la mer. Ce n'est pas non plus la moralité anglaise qui, comme se l' imagine M. Demolins, aurait fini par rendre l'Anglais pacifique, mais c'est l'intérêt industriel et commercial. Ce même intérêt l'a fait aujourd'hui guerrier contre tout droit. Si l'Angleterre n'entretient encore qu'une petite armée, elle n'en dépense pas moins énormément pour ses soldats, et on sait qu'elle va dépenser de plus en plus ; en outre, elle accroît sans cesse une flotte formidable, qui lui coûte près de 700 millions par an.

Enfin, si l'Angleterre est aujourd'hui « stable et progressive, » si elle accomplit son évolution intérieure sans révolutions, elle fut jadis comparable au continent pour le despotisme des rois, pour la servilité et la vénalité du peuple ; et n'est-ce pas la Révolution anglaise qui, la première, donna l'exemple d'une nation décapitant son souverain ? Nulle part la lutte pour l'existence n'a été aussi féroce que dans la Grande-Bretagne, et ce fut même une des sources principales de l'énergie anglaise. Toutefois, cette lutte est relativement récente. Au xvi^e siècle, Meteren déclarait les Anglais « aussi paresseux que les Espagnols ». L'ambassadeur de Venise, André Trevisano, Nicander, Nucius, Borde, Lely, ne font aucune mention de l'*industrie* parmi les traits du peuple anglais. Le laboureur même existait à peine au xvi^e siècle, la plus grande partie de la Grande-Bretagne étant en pâturages ; d'autre part, l'Angleterre doit ses manufactures à des colons flamands. Les deux classes les plus habituées au travail régulier n'avaient donc, en ce temps-là, que peu de représentants.

En fait, les Anglais étaient alors, comme les Espagnols, prêts à toutes les aventures, capables d'endurer les plus grandes peines, explorateurs et corsaires incomparables, mais peu disposés à l'industrie régulière, où brillaient

Allemands et Flamands¹. Deux siècles après, Holberg déclarait encore que les plus grands exemples d'indolence humaine se trouvaient dans la classe pauvre d'Angleterre ; mais il ajoute que les meilleurs exemples de travail appliqué sont parmi les aventuriers et marchands anglais². Ce sont les progrès de l'industrie qui généralisèrent les habitudes de labeur et en même temps de probité. « Si l'Anglais est pauvre, disait Fortescue il y a quatre cents ans, et qu'il voie un autre posséder des richesses qu'il puisse lui enlever par la force, il ne pourra s'empêcher de le faire³. » Il le fait aussi étant riche.

La race des Anglais, d'une part, la race des Florentins, de l'autre; se sont peu modifiées depuis le xiv^e siècle : nulle invasion étrangère n'a eu lieu en Italie ou dans la Grande-Bretagne ; comment donc le Latin était-il actif il y a cinq cents ans et l'Anglo-Saxon inerte ? Encore plus tard, au xviii^e siècle, quel est le tableau que les historiens tracent de l'Angleterre ? Mœurs grossières en haut et en bas ; criminalité effrayante, inutilement réprimée par une législation féroce ; Londres livrée la nuit, par l'insuffisance des *watchmen*, aux fantaisies sanguinaires des *mohocks*, bandits dont le masque cache « plus d'un noble désœuvré » ; domesticité voleuse ou mendicante, insatiable de « bonnes-mains » ; intrigants vivant dans le jeu et la débauche ; ivrognerie du vin de Porto dans les classes riches ; chez les pauvres, ivrognerie du gin et autres liqueurs fortes ; mariages sans garantie et parfois simulés ; spectacles immoraux et cruels, littérature la plus immorale de l'Europe⁴. » Au xiv^e, au xvi^e, et au xviii^e siècle, les Anglais étaient pourtant les mêmes « dolicho-blonds » qu'ils sont aujourd'hui ; ils avaient aussi le même tour de volonté opiniâtre, les mêmes tendances « individualistes » ; d'où vient donc, comme le demande M. Novicow, qu'ils avaient à cette époque tant de vices, dont ils se sont débarrassés en partie, et qu'ils manquaient alors de tant de qualités, qu'ils possèdent maintenant ?

¹ Voir Moltey, *United Netherlands*, I, 291. — Pearson, *National life and character*, 99. — G. Monod, *Essais d'histoire et de critique*.

² *Betænkning over nogle Europæiske Nationer*, s. 232.

³ *Monarchy*, ch. XIII.

⁴ *Histoire générale*, Paris, Colin, 1896, t. VII, p. 862-873.

Se plaçant exclusivement sur le terrain de la lutte commerciale, M. Georges Aubert s'est demandé comment les Anglais, jadis paresseux, assez dépourvus d'adresse, même d'invention et de goût, ont cependant absorbé plus de la moitié du commerce du monde. Les causes de cette supériorité, il les trouve dans le prodigieux développement de leur empire colonial, dans les ressources presque infinies de leur marine marchande, et surtout dans l'audace intelligente de leurs capitalistes¹. Tandis qu'en France, le rentier place presque invariablement son argent en fonds d'Etats, même quand la garantie de ces Etats est peu sûre, l'Anglais confie rarement sa fortune aux puissances étrangères et « ne place même en Consolidés qu'une toute petite part de son avoir ». Mais si, chez lui ou hors de chez lui, il faut des capitaux pour des entreprises publiques, mines, télégraphes, chemins de fer, établissements industriels ou agricoles, il donne largement sans compter ; quelquefois il se trompe, le plus souvent il réussit, parce qu'en raison de cet afflux de l'argent vers les affaires, les Sociétés qui s'organisent ne sont presque jamais arrêtées ou gênées par l'insuffisance des capitaux. C'est ainsi que l'Angleterre a gagné des milliards avec les céréales et les laines de l'Australie, avec les thés de Ceylan et des Indes, avec le coton de l'Égypte, et surtout avec les mines d'or, d'argent, de cuivre et de diamants du monde entier, dont elle a monopolisé absolument l'exploitation.

La crise morale et la rupture d'équilibre dans les consciences existe aujourd'hui en Angleterre comme en France. Le sentiment religieux, jadis si intense, va diminuant en Angleterre comme ailleurs. Le protestantisme libéral tend à s'absorber dans la philosophie pure. M. Hamerton cite des exemples de *clergymen* anglicans qui ne croient ni à une déité pensante et consciente, ni à l'immortalité véritable de l'âme, et qui cependant concilient la religiosité avec la plus extrême liberté d'interprétation. C'est dans le domaine religieux, selon M. Hamerton, que l'Anglais, ordinairement sincère, peut mériter le reproche d'une certaine hypocrisie, surtout de la part des nations qui, comme la nôtre, ne veulent admettre aucun milieu entre croire et

¹ *A quoi tient l'infériorité du commerce français.*

ne pas croire. La franche incrédulité va d'ailleurs en augmentant. Dès 1851, quand on entreprit le recensement des fidèles, on trouva qu'un tiers seulement suivait, avec plus ou moins d'assiduité, les exercices du culte ; les deux tiers s'abstenaient totalement. Qu'est-ce aujourd'hui¹ ? Parmi les vrais fidèles, ce sont les dissidents qui montrent le plus de ferveur ; si la religion officielle possède encore aujourd'hui la majorité des croyants, il est probable que, dans quelque trentaine d'années, il n'en sera plus de même. Le nombre des incrédules, d'une part, des dissidents, d'autre part, l'emportera énormément.

La criminalité n'augmente pas en Angleterre autant qu'en France, grâce à un meilleur équilibre social, à un sentiment plus intense de la responsabilité individuelle et collective, du respect qu'on se doit à soi-même et aux autres, grâce surtout à la sévérité du gouvernement pour tout ce qui touche, non plus aux opinions ou aux actes politiques, mais aux mœurs, justement considérées comme le fondement inviolable de la liberté publique. Dans les années 1868, 1869, 1870, l'Angleterre comptait, par 100 000 habitants, 46 malfaiteurs de moins de seize ans ; en 1893, elle n'en comptait plus que 14. Il est possible qu'on ait simplement condamné moins d'enfants à la prison. Pourtant, les maisons de correction elles-mêmes, qui avaient 4 286 enfants en 1864, n'en avaient en 1894 que 5 187, c'est-à-dire 24 p. 100 de plus, alors que la population s'était accrue de 40 p. 100. Quant aux enfants fouettés après juridiction sommaire (peine préférée pour les fautes les moins graves), il était de 3 000 en 1892 et est tombé à 2 583 en 1895.

Malgré ces chiffres favorables, on a contesté qu'il y eût vraiment baisse de la criminalité en Angleterre. Selon M. Morrison, aumônier des prisons et criminologiste de premier ordre, « c'est une habitude aujourd'hui, chez les optimistes officiels et les politiciens, de persuader au peuple que le crime décroît en Angleterre, mais il est évident, pour quiconque étudie les faits, que les conditions préli-

¹ La ville de Londres est d'ailleurs tellement grande et les temples sont relativement si peu nombreux qu'il est impossible au peuple, le voulût-il, de s'y montrer assidu.

minaires d'une telle diminution n'existent pas. » Les derniers recensements révèlent ce fait que la population rurale a augmenté seulement de 3 p. 100 dans les dix dernières années, tandis que la population urbaine a augmenté de 15 p. 100. « Jusqu'à ce que ces chiffres soient inverses ou jusqu'à ce que quelque transformation soit effectuée dans le mécanisme de la vie des villes, il sera vain d'espérer une véritable décroissance du crime. On peut produire une apparence de diminution par des changements dans la procédure criminelle, par des adoucissements de sentences et autres procédés, mais soyez assurés que, jusqu'à ce que les causes fondamentales du mal disparaissent, le crime ne diminuera ni en quantité ni en intensité ¹. »

On nous représente la race anglo-saxonne comme très féconde, et, sous ce rapport encore plus que sous tous les autres, on nous la donne en modèle. Certes, on a raison de nous reprocher notre infécondité volontaire, qui est peut-être la pire forme de l'individualisme mal entendu, la plus grande menace pour l'avenir de notre nation; mais, que la race anglo-saxonne ait aujourd'hui sa fécondité d'autrefois, rien de plus faux, malgré le préjugé. Elle est, au contraire, partout en décroissance. C'est en Angleterre et aux États-Unis que le mouvement de descente pour la fécondité est le plus accusé : la France, qui par malheur a pris ici les devants sur les autres nations, se contente d'être stationnaire.

Les idées démocratiques, avec leurs avantages et avec leurs dangers, ont envahi l'Angleterre; le suffrage embrasse la presque universalité du sexe masculin, et l'heure est prochaine où il s'étendra aux femmes; déjà mêlées aux affaires de la paroisse et du comté, elles le seront bientôt à celles de l'État. La Chambre des communes, élue par six millions d'électeurs au scrutin secret, sous l'antique et pittoresque appareil des *hustings*, est en réalité toute-puissante, et les Lords ne lui résistent au début que pour lui céder à la fin. La propriété foncière déchuée de ses privilèges séculaires, privée de la protection que lui assuraient

¹ *Juvenile offenders*, 1898.

les droits sur les céréales étrangères, a été mise, depuis 1846, sur le même pied que la propriété mobilière ; elle paie comme elle des droits de succession progressifs dont le taux s'élève jusqu'à 18 p. 100 et entraîne des fraudes formidables. Les conseils de paroisse, de district, de comté, élus par un suffrage presque universel auquel les femmes mêmes sont admises, ont été investis du droit d'exproprier les terres pour les relouer en détail, d'acquérir d'autres terres à l'amiable pour les morceler et les revendre à crédit. Les propriétaires d'Irlande ont été obligés de laisser le tribunal fixer à sa guise le montant de leurs fermages ; ceux d'Ecosse ont été contraints de faire des concessions aux *crofters* ; ceux du royaume entier ont été forcés de tenir compte au fermier des améliorations par lui réalisées.

M. Schulze-Gœvernitz, dans son ouvrage capital *Zum sozialen Frieden* (Leipzig, 2 vol., 1890), a montré quelle était la situation de l'ouvrier anglais au début du siècle : les patrons le considéraient comme une machine humaine qui doit rendre le maximum de profit avec le minimum de frais ; ils réduisaient le salaire à ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim, imposaient souvent jusqu'à vingt heures de travail. Aux industriels anglais, préoccupés de produire à bas prix, Pitt adressait sa recommandation fameuse : « Prenez les enfants. » Ils n'y manquaient point. On faisait venir de loin aux ateliers des enfants de neuf ans « qu'on frappait pour les tenir éveillés la nuit » ; on recevait gratuitement des *workhouses* les petits pauvres pour les filatures ; on acceptait des paroisses une rétribution pour les débarrasser de leurs enfants indigents ; on s'engageait parfois à prendre un enfant idiot sur vingt enfants fournis ; on acceptait, en un mot, toute chair humaine qui « représentait la plus minime force musculaire ¹ ».

Le résultat du nouveau régime industriel qui s'établissait alors en Angleterre et dont, heureusement, nous n'avons pas vu en France d'aussi féroces applications, menaçait la nation de dégénérescence : « La femme, mère à quinze ans parfois, et travaillant jusqu'au jour de l'accouchement ; l'adulte inapte au service militaire ; l'homme grandissant comme une brute dans l'ignorance, l'ivrognerie, la dé-

¹ Giffen, *The Progress of the Working classes*. Londres, 1884.

bauche, l'immoralité, au milieu des fièvres contagieuses et d'épidémies foudroyantes. » C'étaient aussi les révoltes d'un prolétariat sans espoir : « les luttes sanglantes, les réunions secrètes où la nuit on décrète le pillage, l'industrie vivant sous l'empire du terrorisme, l'antagonisme des classes arrivé au paroxysme de la violence. » Lord Brougham résumait bien l'économie politique de cette époque et de ce pays quand il proférait cette incroyable sentence : « Toute tentative humanitaire pour élever le prolétariat est une atteinte à la loi naturelle d'assainissement qui, par l'augmentation de la mortalité, conduit à l'élévation des salaires. »

Aujourd'hui, par la vertu de la liberté et de l'esprit de solidarité, comme aussi par la sage intervention de l'Etat, nous assistons à la plus merveilleuse transformation. M. Giffen nous montre la région même du Lancashire, ancien réceptacle des misères et des haines, devenue l'abri de la paix sociale et le foyer de la prospérité anglaise. Le corps fortifié par une nourriture substantielle, l'esprit cultivé par la fréquentation des cours, des musées, des bibliothèques, le cœur formé par la vie de famille, l'ouvrier d'il y a soixante ans est devenu physiquement et intellectuellement, disait déjà Robert Kettle en 1875, « un type hautement progressif de l'humanité ». L'ouvrier anglais actuel est celui qui, en Europe, touche les plus forts salaires ; il a les journées de travail les plus courtes, neuf heures et souvent huit heures ; mieux logé, mieux nourri, mieux vêtu, il peut, en dépensant la même somme que jadis, acquérir plus de choses ; la mortalité a diminué, l'âge moyen s'est élevé, la criminalité est moindre relativement, la vie s'est régularisée¹. Et ce n'est pas au socialisme, au collectivisme qu'on doit ses progrès : c'est à la liberté même et à l'association, ainsi qu'au sentiment du devoir social. « Rebelles à la contrainte, les Anglais, fidèles au principe du libre concours des citoyens dans le groupement des intérêts, ont fait appel au ressort moral, et ont donné le spectacle d'une évolution régulière et continue des inférieurs vers l'indépendance². » Depuis 1875, l'organisation

¹ Giffen, *ibid.* — Prins, *l'Organisation de la liberté*, p. 23.

² Prins, *ibid.*, 149.

ouvrière, affranchie, est légalement reconnue, et la classe ouvrière a une situation équivalente à celle des autres classes.

En Allemagne et en Autriche, le mouvement de réforme sociale part d'en haut : le pouvoir cherche à reconstituer des organismes corporatifs, sous l'action et le contrôle de l'Etat. La législation allemande sur les assurances, dit M. Prins, a l'avantage de comprendre l'ensemble de la population ouvrière, mais elle a le défaut de ne pas couvrir le risque du chômage et d'abandonner l'individu à l'autorité ; le système anglais a l'avantage de pouvoir couvrir tous les risques d'assurance, y compris le chômage, et de faire appel à la spontanéité morale de l'homme ; il a le défaut de n'englober encore que deux millions et demi d'ouvriers sur six, c'est-à-dire une minorité d'élite, d'ailleurs considérable et qui ira en grossissant.

En Angleterre, l'industrie cotonnière emploie un peu moins d'un quart d'ouvriers adultes, et l'industrie lainière un peu moins d'un tiers ; mais, sans que la loi ait stipulé rien de précis, les ouvriers adultes profitent, par la force des choses, de la protection enfin accordée par la loi aux femmes et aux enfants, parce qu'ils ne peuvent pas travailler sans leur aide. Aussi l'Angleterre est-elle, comme nous l'avons dit, le pays d'Europe où les salaires sont les plus élevés et la journée de travail la plus courte.

Là où jadis l'Etat s'abstenait, il intervient aujourd'hui, il interviendra demain davantage. La législation sociale réglemeute jusque dans les plus minutieux détails l'hygiène et la tenue des ateliers ; les administrations centrales contrôlent, à l'aide d'inspecteurs, le fonctionnement des pouvoirs locaux et l'application des lois qui régissent le travail¹. M. Spencer a beau déplorer l'invasion du « socialisme d'Etat », elle se produit en Angleterre comme ailleurs, grâce à la complexité croissante des relations économiques et à la puissance croissante de l'action collective, à la difficulté et à la nécessité d'assurer aux travailleurs un peu de justice sociale. Tout cela fait gémir le vieil individualisme britannique. « Ma foi dans les institutions libres,

¹ Voir le *Développement de la constitution de la société politique en Angleterre*, par M. Boutmy.

a écrit récemment Spencer, si forte à l'origine, s'est vue considérablement diminuée. Nous reculons vers le régime de la main de fer, représenté par le despotisme bureaucratique d'une organisation socialiste, puis par le despotisme militaire qui lui succédera, si toutefois il ne nous est brusquement apporté par quelque krach social. » La loi des pauvres était déjà l'affirmation du droit de chaque homme à se faire soutenir par l'Etat dans la dernière extrémité. Aujourd'hui l'Etat se charge de résoudre une foule d'autres questions auxquelles il était étranger. « L'Anglais a changé sa foi à l'entreprise privée en une foi dans l'organisation d'Etat ¹ » Dans l'Australie et la Nouvelle-Zélande, les Anglo-Saxons deviennent socialistes d'Etat autant que le deviennent les Germains d'Allemagne. Il en résulte, comme l'a montré M. Pearson, une modification plus ou moins rapide des caractères ; l'individualisme énergique et entreprenant de l'ancien Anglais fait place peu à peu à la foi dans le gouvernement ; au lieu de ne compter que sur soi, il compte de plus en plus sur tous.

La confiance en soi et l'excentricité étaient jadis les traits populaires de l'Anglais aux yeux des autres nations. L'Anglais des anciens romans français est habituellement un original, qui ne s'inquiète pas de l'opinion du monde, tout prêt à se mesurer avec autrui dans n'importe quelle querelle, ne demandant et ne donnant rien à crédit. Aujourd'hui, ce sont les Anglo-Américains qui ont hérité du vieux portrait des Anglais excentriques, aventureux, toujours en quête de nouveauté. La race originelle, selon les paroles amères de Hawthorne, serait devenue « bulbeuse, d'esprit lourd, matérielle », toute à la balance de ses comptes de banque ou au soin de ses propriétés ; elle est appesantie par le sentiment toujours présent de ses nombreuses responsabilités. Les Peterborough et les Clive, ces chevaliers errants à la tête des armées et des conseils, ne seraient plus de mise aujourd'hui, et le gouvernement ne leur laisserait pas la main libre : « Le premier acte impétueux, dit M. Pearson, provoquerait un rappel par télégramme. La conquête d'un Empire ne ferait que terrifier le cabinet anglais par la crainte des critiques du Par-

¹ Pearson, *Life and character*.

lement¹. » En écrivant ces lignes, M. Pearson n'avait pas encore eu connaissance des exploits de M. Cecil Rhodes, qu'il a d'ailleurs fallu désavouer, ni de la guerre entre les Boers.

En fait d'industrie, M. Pearson trouve que l'Anglais s'aventure beaucoup moins aujourd'hui qu'autrefois. L'inventeur anglais est resté égal ou supérieur à ses rivaux, plus fertile en expédients que l'Allemand, plus patient que l'Américain; mais, quand il s'agit d'accepter une innovation, l'Anglais ne montre plus le même empressement. Son sentiment instinctif, aujourd'hui, est que, si l'invention était réellement valable, elle aurait été déjà adoptée; le sentiment de l'Américain, au contraire, est que tout ce qui est nouveau doit être essayé. Cet esprit conservateur de l'Angleterre contemporaine, qui a trop souvent peur du changement, frappe d'autant plus M. Pearson que l'Angleterre a introduit jadis de plus grands changements dans le monde.

Malgré les lentes modifications et perturbations que nous avons constatées, le caractère anglais, plus que tout autre, a conservé son unité. Les éléments ethniques qui ont contribué à sa formation s'accordaient tous en un point: l'énergie, la hardiesse et la constance de la volonté; Bretons, Germains ou Normands étaient aussi aventureux et aussi opiniâtres les uns que les autres. Entraînés dans le même courant historique, ils se sont parfaitement fondus. On a souvent comparé les Anglais aux anciens Romains pour la trempe du caractère: même respect des institutions, même aptitude à les changer lentement et sans secousses, même capacité à régir les peuples et à fonder des colonies: *Tu regere imperio populos, Romane, memento*². L'unité du caractère anglais a entraîné, comme conséquence, l'unité et l'énergie extraordinaire de l'esprit public. Quelle « âme de peuple » a un moi plus fort, plus impérieux, plus exclusif, plus retiré en soi? Aux yeux des Anglais, dit Taine, qui les a si profondément étu-

¹ M. Pearson, *ibid.*

² M. Le Bon a fort justement insisté sur cette analogie du caractère anglais avec le caractère latin, — ce qui ne l'empêche pas de vouloir ensuite établir des différences infranchissables entre les Anglo-Saxons et les soi-disant peuples latins.

diés, il n'y a qu'une civilisation raisonnable, la leur ; toute autre morale est inférieure, toute autre religion est extravagante. De sorte que, pourrait-on ajouter, l'Anglais est doublement personnel, d'abord comme individu, puis comme membre de la plus individualisée des nations. Dès que l'intérêt national est en jeu, toutes les dissensions cessent, il n'y a plus qu'un seul homme, un seul Anglais, qui ne recule devant aucun moyen et se montre prêt à tout : la morale se réduit alors pour lui à un seul précepte : sauvegarder n'importe à quel prix l'intérêt anglais. Nul peuple n'est plus froid, plus méthodique, plus tenace dans sa politique ; nul ne laisse au sentiment moins de place.

Nul peuple ne sait mieux calculer, diriger ses finances, prévoir l'avenir et ne rien abandonner de ses intérêts au hasard. Aussi, comme puissance financière, l'Angleterre marche à la tête des nations. Elle le doit non seulement à son expansion commerciale, mais encore à sa situation géographique insulaire. Suprématie maritime, suprématie commerciale et suprématie capitaliste, l'Angleterre les a toutes les trois, mais, selon les économistes, c'est la suprématie capitaliste qui est la mieux assise. Pendant le siècle dernier, le développement de la richesse en Angleterre a pris d'énormes proportions ; et, naturellement, la prospérité du Trésor s'est mise au niveau de la prospérité de la fortune publique.

A l'occasion du jubilé de la reine (juin 1897), maintes statistiques ont été publiées sur les progrès accomplis pendant le règne : En 1836, l'année qui précéda l'avènement de la reine Victoria, le revenu total de l'Etat ne dépassait point 52 millions et demi de livres sterling ; en 1896-97, il était de 412 millions. Au début de cette période, près de 72 p. 100 de ce revenu était fourni par les droits frappant la presque totalité des produits de l'existence : il y avait exactement 1,135 droits spécifiques. Aujourd'hui, le montant des recettes douanières, s'élevant à 20 millions de livres sterling, chiffre rond, porte à peu près exclusivement sur quatre articles inutiles ou nuisibles : l'alcool, le tabac, le thé et le vin. C'est là un excellent exemple donné aux autres peuples.

Le défaut de l'esprit anglais, qu'il reste isolé dans son

individualisme ou associé en groupes plus ou moins étroits, c'est le manque d'universalité, soit dans les sentiments, soit dans les idées. « Véritables insulaires, dit M. Green, nous sommes incapables de comprendre d'autres races. » L'Anglais a beau s'associer de mille manières, il n'est pas universellement sociable. Certes, il le devient de plus en plus et, depuis un siècle, il y a sous ce rapport un progrès sensible : « Les Anglais, dit M. Hamerton, se font plus tolérants et plus ouverts, en même temps que les Français gagnent en sens pratique et en prudence. » Le jugement de Kant, exact pour son temps, comporterait aujourd'hui des restrictions et surtout des compléments nécessaires. Il y reste pourtant un fond de vérité. Une certaine brutalité sauvage subsiste dans la civilisation anglaise.

Pour quelques admirateurs contemporains de l'Angleterre, les Anglo-Saxons ne seraient rien moins qu'une variété supérieure de l'espèce humaine, soit au point de vue de l'anthropologie, soit à celui de la psychologie ; et on voudrait transplanter chez nous les qualités anglaises, les institutions anglaises, les mœurs anglaises, l'éducation anglaise. N'est-ce point, comme on l'a dit, ressembler à ces enfants qui plantent dans leur jardin des fleurs « sans leurs racines », et s'étonnent ensuite de les voir fanées ? Sous la Restauration, on s'écriait avec Villèle : transportons en France une aristocratie de grands propriétaires terriens ; sous le gouvernement de Juillet, avec Guizot : copions les parlementaires ; sous le second Empire, avec Le Play : empruntons la décentralisation et les libertés locales ; aujourd'hui : imitons l'individualisme anglais, cultivons le moi, soyons volontaires, soyons forts ! Tout sera sauvé si nous devenons des Anglo-Saxons, c'est-à-dire des hommes ayant la vigueur musculaire et l'amour du sport, la volonté énergique et l'esprit d'entreprises lointaines. Selon le mot du philosophe anglais : « Soyons de beaux et bons animaux ! » Autrement dit : Imitons précisément ce qui est inimitable, imitons les qualités natives du tempérament héréditaire ! Chose presque aussi logique que de dire : Ayons une taille de 1^m,80, un indice céphalique de 74, et amenons 100 au dynamomètre. Ce qu'il faut imiter de l'Angleterre, c'est son effort constant pour se perfectionner

elle-même sans rompre brusquement avec son passé. Au lieu de nous écrier : « — Soyons Anglo-Saxons », il serait plus sage de dire : — Développons nos qualités propres et luttons contre nos vices. Luttons contre la stérilité volontaire, contre l'alcoolisme, contre la criminalité montante, contre la presse licencieuse et diffamatoire, contre le scepticisme sous toutes ses formes, contre le matérialisme de la pensée et de la vie ; opposons à l'individualisme mal compris le sentiment du devoir social ; en un mot, relevons la moralité privée et publique, qui est la même pour les Latins, les Celtes et les Anglo-Saxons.

Si l'Angleterre a de très réelles vertus, sa principale qualité aux yeux des admirateurs de la race anglo-saxonne, c'est sa puissance et sa richesse. Mis à l'abri de ses voisins par sa position, le peuple anglais devait être, après les Hollandais, le premier chez qui l'esprit, purement militaire, amoureux du combat pour le combat même, devint inutile et céda le pas à ce que Spencer appelle l'industrialisme. L'Anglais finit par comprendre qu'il valait mieux commercer que guerroyer et piller, tout en restant prêt à ce dernier parti, si besoin est. De là les excès du mercantilisme. Le grand peuple anglo-saxon, depuis un siècle, a élevé à la dignité d'un culte l'amour de l'argent. Cet amour, sans doute, est presque aussi vieux que le monde, mais, si on honora toujours les riches, on n'honorait pas l'amour même de la richesse ; au-dessus de la fortune, on élevait la noblesse de naissance, la noblesse de situation, le talent, la vertu, la sainteté. L'Angleterre contemporaine, acceptant le nouvel ordre économique et financier comme un ordre politique plus profond et, par extension, comme un ordre providentiel, a franchement et ouvertement adoré l'argent. Ce n'est pas, à coup sûr, ce que les Anglo-Saxons ont introduit de meilleur dans le monde moderne, ni le plus bel exemple qu'ils ont donné aux Latins.

Emerson cite le mot de Nelson : « Le manque de fortune est un crime que je ne puis pardonner. » — « La pauvreté est infâme en Angleterre » disait aussi Sydney Smith. On se rappelle comment M. Cecil Rhodes a justifié dans un discours la conquête du Transvaal : « Nous avons fait notre devoir en protégeant le plus grand actif commercial du monde ; c'est-à-dire le drapeau britannique. »

Aux Italiens et Français qui admirent trop le peuple anglo-saxon, Ouida rappelle que « la richesse est le facteur dominant dans la vie sociale et politique de l'Angleterre » et qu'un « commerce sans scrupule forme le seul but de l'*impérialisme* dont on a récemment levé l'étendard ». La vieille noblesse a été étouffée sous une nouvelle, « créée seulement à base d'argent » ; tout ministre, en quittant le pouvoir, laisse son lot de « riches élevés à la dignité de lords ».

Outre l'individualisme économique, l'Angleterre a mis en honneur l'individualisme politique ; l'un aboutissant au culte de l'argent, l'autre à l'égoïsme individuel et national. Du même coup, l'Angleterre a fait triompher la morale utilitaire et le droit utilitaire. Que l'utilitarisme soit la marque propre de l'esprit anglo-saxon dans la philosophie morale et juridique, c'est ce qu'il est difficile de contester, et c'est aussi, semble-t-il, ce qu'il est difficile d'admirer.

Dans leurs rapports avec les autres peuples, qu'ils soient latins, germains, celtiques, hollandais, les nations utilitaires ont certainement de grands avantages. Comment en serait-il autrement ? Parfois aussi elles en abusent. Les Anglo-Saxons ne se sont-ils jamais fait accuser d'égoïsme, de superbe dédain pour les droits d'autrui ? « Nous ne subsisterions pas si nous étions justes un seul jour, disait au siècle dernier le plus grand orateur de l'Angleterre. » Bismarck a remarqué que, dans les relations privées, les Anglais sont des modèles d'honnêteté, mais que leur diplomatie est un tissu de mensonges. Tocqueville écrivait à M^{me} Grote la surprise que lui causait l'habitude apportée en politique par l'esprit anglais : « La cause dont le succès est utile à l'Angleterre est toujours la cause de la justice ». En France, ajoutait-il, « nous avons fait souvent des choses injustes en politique, mais sans que l'utilité cachât au public l'injustice. Nous avons même quelquefois employé de grands coquins, mais sans leur attribuer la moindre vertu. » L'Angleterre, elle, accorde son estime à qui réussit, son amitié à personne. Dure et impitoyable dans la répression des révoltes, elle fut trop souvent indifférente aux souffrances et aux griefs de ceux qu'elle dominait ; elle a réduit l'Inde à la famine ; elle a forcé la Chine, par le droit du canon, à tolérer la contrebande de l'opium ; elle a

dépouillé le Portugal d'une partie du Mozambique, lancé dans le Transvaal une première expédition d'aventuriers, puis une expédition de conquérants sans scrupule. Après avoir fait à plusieurs reprises telles et telles promesses solennelles, elle a déclaré devant l'Europe qu'il suffisait de sceller certaines choses avec du sang pour les rendre justes, car « un champ de bataille, dit lord Salisbury, est une étape de l'histoire », — variante adoucie de la formule : La force prime le droit.

Enfin, les Anglo-Saxons, ces grands colonisateurs en pays lointains, n'ont réussi dans leur propre Royaume-Uni qu'à faire l'Irlande martyre. La situation insulaire de la Grande-Bretagne avait pour pendant la situation insulaire de l'Irlande : les deux îles sont demeurées l'une en face de l'autre. L'Anglais et l'Irlandais, quoique d'intelligence à peu près semblable, ont conservé des caractères différents. Et cette différence ne peut être due essentiellement à l'élément ethnique, puisque la moitié à peu près de l'Irlande est germanique. Elle est due à des traditions et habitudes qu'a développées l'oppression anglaise. On sait quel régime de fer fut imposé à l'Irlande et comment on lui appliqua le dicton barbare : « *It is no felony to kill an Irishman*, — il n'y a point de félonie à tuer un Irlandais. » On a souvent rappelé à ce sujet que, sous le règne d'Elisabeth fut prescrite la destruction des bestiaux et de la culture de plusieurs comtés irlandais, pour y faire mourir de faim les habitants impossibles à exterminer d'une autre manière ; le poète Spenser décrit avec complaisance les horribles tortures de cette famine préméditée. Il faut convenir que ce genre de politique n'était pas fait pour opérer la fusion des esprits. On ne voit pas bien ici « la supériorité des Anglo-Saxons ¹ ».

¹ L'Anglais, a dit M. Boutmy, est dépourvu « de sensibilité physique » ; il n'a donc guère de « sympathie » naturelle et spontanée, quoi qu'il soit capable de s'élever à « une sentimentalité sincère, à laquelle le christianisme prête sa force ». C'est à cette sentimentalité qu'est dû le succès des deux grandes lois qui ont aboli la traite des noirs en 1807 et l'esclavage en 1833. « Mais il ne faut pas s'étonner, ajoute M. Boutmy, si l'on rencontre au même moment, chez les individus, des exemples d'impassibilité et de barbarie qui démentent les sentiments supposés de la masse à l'égard de ces deux lois, unanimement réclamées et acclamées. A la Jamaïque, aux premiers signes d'une révolte, on a vu les Anglais organiser contre les anciens esclaves la plus cruelle des chasses à l'homme ; des officiers de l'armée ont paru se complaire dans ces

Dans les pays étrangers, les Anglais pratiquent à l'égard

exécutions, comme dans une sorte de sport sanguinaire; quelques-uns se sont même glorifiés d'actes monstrueux qu'ils n'avaient pas commis. En Afrique, un lieutenant de Stanley, Jameson, demande ou accepte d'assister à un repas de cannibales; une petite fille est saisie, dépecée, éventrée sous ses yeux sans qu'il fasse un geste pour l'arracher à son sort. La double circulaire du cabinet Disraëli, en 1875-76, pour enlever aux esclaves le droit de refuge sur les vaisseaux anglais a été rejetée finalement par l'opinion; mais la seule pensée qu'elle aurait pu être acceptée sans soulever d'objection indique que toute une partie éclairée de la nation ne reconnaît pas l'autorité des principes et ne les admet que par décorum. »

A l'égard des races moins déshéritées, la conduite des Anglais n'a pas été très différente. Nulle part, ni au Canada, ni aux Etats-Unis, ni dans l'Inde, ni en Egypte, les Anglais n'ont formé avec les indigènes une race métisse; ils n'ont su que les détruire ou les exploiter. « La première solution a été appliquée aux Peaux-Rouges, la seconde aux Hindous, toutes deux alternativement aux Irlandais. » Burke a dépeint ces jeunes fonctionnaires anglais qui s'abattent sur l'Inde avec toute l'avarice du siècle, avec toute l'impétuosité de la jeunesse; « les indigènes n'ont plus devant les yeux que la perspective indéfinie, désespérante, de volées toujours nouvelles d'oiseaux de proie et de passage, dont les appétits se renouvellent incessamment. » Burke ajoute qu'après avoir rapidement acquis une fortune par ces moyens criminels, l'Anglais retrouve, en touchant le sol national, des vertus qui lui font faire le plus noble usage de cette richesse scandaleuse, en sorte que l'ouvrier, le laboureur bénissent ici la main équitable qui, dans l'Inde, arrachait la toile du métier, privant le paysan du Bengale de sa maigre portion de riz et de sel. « Lors de la révolte des Cypayes, dit M. Boutmy, un jeune officier, nommé Hodson, prend sur lui de condamner et d'exécuter lui-même les princes de Delhi, tombés par surprise entre ses mains; et M. Carthy atteste que cet acte fut généralement apprécié en Angleterre comme « louable et patriotique ». Lorsque la nouvelle du bombardement d'Alexandrie fut rendue publique à la Chambre des Communes, cette déclaration fut accueillie par un éclat de joie spontané et retentissant — *a ringing cheer* — tel qu'on aurait pu l'attendre d'écoliers qui assistent à un feu d'artifice, non pas d'une assemblée d'hommes intelligents, de chrétiens, à qui l'on venait dire qu'une ville de 200 000 âmes avait été bombardée et mitraillée à plaisir. La même joie indécente se manifesta dans le parti tory lorsqu'il fut donné lecture à la Chambre d'un télégramme du capitaine Plunkett ainsi conçu : « N'hésitez pas à tirer si cela est nécessaire » (Boutmy, *Psychologie politique du peuple anglais au XIX^e siècle.*)

Nietzsche, en des pages satiriques et irrévérencieuses, explique par une secrète conscience de ses restes de brutalité le besoin que l'Anglais éprouve du christianisme : « Sa discipline lui est nécessaire pour se rendre moral et humain. L'Anglais, plus morne, plus sensuel, plus volontaire et plus brutal que l'Allemand, est aussi, parce qu'il est le plus brutal des deux, plus religieux que l'Allemand; il a encore plus besoin du christianisme. La lourdeur et la gravité rustique de l'Anglais est travestie et rendue supportable, mieux encore, expliquée et transformée par la mimique chrétienne, par la prière et le chant des psaumes; et pour cette bête d'ivresse et de débauche qui apprit autrefois les grognements moraux sous la domination du méthodisme et, de nos jours, sous celle de l'armée du salut, les crispations de la repentance doivent véritablement être la plus haute manifestation de l'humanité qu'on puisse attendre : il est juste de le concéder. » *Par delà le bien et le mal*, VIII, § 252.

des indigènes une méthode qui leur est propre, et ils les exploitent pour le plus grand profit de l'expansion britannique. Tandis que nous, Français, nous essayons d'imposer aux indigènes à la fois le bien-être matériel et le progrès moral, de façon à les rendre le plus semblables à nous et à en faire « des Français de couleur », les Anglais n'entreprennent point de réformer l'existence de leurs sujets. « La masse indigène représente avant tout pour eux un élément fiscal et un élément politique : on lui demande donc de produire et de se tenir tranquille, pas autre chose ». Nous visons un idéal d'humanité et de justice ; ils ont d'abord en vue le gain. A quoi bon imposer aux indigènes d'inutiles progrès, des progrès qui de plus pourraient bien leur répugner ? La « race impériale » est d'essence trop supérieure pour s'abaisser à élever à elle l'indigène ; sa politique est faite d'une « hauteur dédaigneuse ¹ ». Dans l'Inde, qu'a fait l'administration pour prévenir les famines désastreuses, pour enrayer les épidémies ? A-t-elle « le souci de la voirie, de l'hygiène, le souci de protéger le paysan et l'ouvrier ? » Le gouvernement songe de prime abord à réduire l'indigène à l'état de sujet, « dût-il se faire détester ? ». Toujours du moins il se fait craindre, toujours il maintient les divisions de castes, de races et de religions ; et pour éviter encore le voisinage indiscret, le contact dangereux d'autres colonies européennes, il s'efforce d'isoler la sienne « derrière des tampons d'Etat ».

Que les admirateurs des Anglo-Saxons cessent de condamner les autres peuples à l'infériorité et à la décadence ; chacun de ces peuples a sa valeur, ses mérites et ses défauts, son rôle utile.

Si l'admiration ne s'impose pas à l'égard des Anglo-Saxons, l'hostilité n'est pas plus admissible. Pourquoi l'Angleterre et la France continueraient-elles aujourd'hui les vieilles traditions de méfiance réciproque et de rivalité ? Les circonstances ont bien changé, et l'Angleterre n'a pas l'habitude de s'entêter quand les circonstances changent. Notre population, aujourd'hui réduite relativement aux autres nations et devenue stationnaire, ne nous permet

¹ V. Eugène Aubin, *Les Anglais aux Indes et en Egypte*.

pas de créer des colonies de « peuplement ». D'autre part, notre production industrielle, « modérée comme quantité et raffinée comme qualité », ne peut lutter commercialement avec l'énorme production à bon marché de l'Angleterre. On a donc eu raison de dire¹ que nos progrès coloniaux, qui sont réels, peuvent profiter à celle-ci, plutôt que lui nuire, et que le jour où la France cesserait de compter dans le monde, l'Angleterre aurait tout à craindre de sa vraie rivale, qui est la prolifique et entreprenante Allemagne.

Dans la politique internationale, le peuple anglais ne se livre pas, ne se lie ni ne s'allie. La situation qu'il occupe lui permet de pratiquer la méthode d'isolement. En dehors des combinaisons purement européennes, il se tient prêt à profiter de tous les événements qui peuvent le servir; aussi s'abstient-il de contracter d'avance des obligations qui risqueraient de le gêner au moment opportun. Mais l'Angleterre qui avait à peu près cessé d'être, par ses intérêts directs, une puissance européenne, le redevient dès qu'elle rencontre les intérêts d'une autre puissance opposés aux siens à l'extrémité du monde. Le développement énorme de la politique coloniale depuis quelques années a mis les vieilles nations de l'Europe en présence les unes des autres en Afrique et en Asie, et c'est par ce détour, a-t-on dit, que l'Angleterre rentre de plus en plus dans le cercle jadis étroit, aujourd'hui démesurément élargi, de la politique continentale.

Selon le grand théoricien de l'impérialisme, J.-B. Seeley, « le commerce conduit naturellement à la guerre, et la guerre nourrit le commerce ». Selon lui, le commerce ne rapproche pas tant les peuples que le prétendent les discours officiels; quand du moins le commerce est le débouché indispensable et vital d'une production industrielle intense, « presque l'unique gagne-pain d'une grande nation », il engendre la guerre dès qu'il rencontre un obstacle ou se heurte à une concurrence. « Le commerce dirigé d'après cette méthode, est presque identique à la guerre et peut difficilement manquer de conduire à la guerre. » N'est-ce pas déjà une guerre de plus de cent ans qui a donné à l'Angle-

¹ Voir G. Monod, *Souvenirs et portraits*.

terre son empire colonial ? En attendant, l'Angleterre est obligée, par une fatalité inéluctable de son histoire et de sa situation, d'être à tout prix la maîtresse des mers. Il faut qu'elle le soit pour se défendre d'une invasion possible ; il faut qu'elle le soit pour pouvoir transporter avec sécurité dans ses colonies les troupes dont leur défense extérieure ou leur pacification intérieure peuvent avoir besoin.

Malheureusement pour l'Angleterre, la royauté des mers ne peut être éternelle parce que toutes les grandes nations continentales, non seulement la France, mais la Russie et l'Allemagne augmentent sans cesse leur marine et leurs colonies ; la distance entre elles et l'Angleterre va diminuant par une loi fatale et, en se réunissant, elles ne tarderont pas à pouvoir lutter contre l'Angleterre. Celle-ci a le sentiment du danger, et c'est ce qui explique son impérialisme de plus en plus affolé et agressif ¹.

Ce que les circonstances ont fait pour l'Angleterre elles pourraient un jour le défaire. Renonçant à l'agriculture pour la grande industrie et le commerce, l'Angleterre ne subsiste que si les autres peuples achètent les produits de son travail. Le quart du commerce britannique se fait avec l'Europe et près du cinquième avec les Etats-Unis. Que la

¹ Voici ce que disait *jadis* lord Salisbury : « J'ai la ferme conviction que l'opinion publique en ce pays est en train de subir une réaction qui l'éloigne de plus en plus des doctrines de Cobden, d'il y a cinquante ans ; on croit qu'il est de notre devoir de prendre tout ce que nous pouvons, de nous battre contre tout le monde, de nous quereller dès que nous en avons l'occasion. Cela me semble une doctrine très dangereuse. D'abord elle est de nature à exciter contre nous les nations étrangères et ce n'est pas là une considération à négliger : le genre de réputation dont nous jouissons actuellement sur le continent européen n'est, à aucun degré, ni agréable ni avantageux. — Mais il y a un danger beaucoup plus sérieux, c'est que nous nous chargions d'un fardeau au-dessus de nos forces. Quelque fort que vous soyez, homme ou nation, il y aura toujours un point que vos forces ne pourront dépasser, et c'est de la pure folie, cela ne peut mener qu'à la ruine si vous vous permettez d'aller au-delà. Cette témérité a causé la perte de nations aussi grandes et aussi puissantes que la nôtre. » Après avoir cité récemment ces paroles d'autrefois devant le Parlement, sir William Harcourt ajoutait : « C'est une leçon que tous nous ferions bien de méditer. On nous a dit que nous devons tirer beaucoup de leçons de cette guerre du Transvaal, leçons dans l'art des préparations militaires et navales. Mais il y a une autre leçon qui intéresse beaucoup plus la sécurité de ce pays : c'est de ne pas exaspérer, par une conduite arrogante et insolente, ceux que nous désirons avoir pour amis, de ne pas maltraiter, insulter ceux sur lesquels s'exerce notre influence, et de nous conduire avec cette modération, cette prudence, ce « self-control » qui conviennent vraiment à la dignité d'un empire qui a conscience de sa propre grandeur et de sa propre force. »

concurrence allemande et américaine aille croissant, que les autres pays civilisés développent leur industrie nationale et se défendent par des tarifs élevés, et voilà la suprématie industrielle de l'Angleterre menacée. Ses colonies, étant autonomes, peuvent aussi se fermer à ses produits. Déjà l'Australie pratique un protectionnisme outré. Dans les Indes même, l'Allemagne a vendu, il y a quelques années, pour 300 millions. Les diverses parties de l'empire colonial, presque indépendantes, peuvent un jour se séparer de la métropole si des questions d'intérêt les y amènent. Aux nations triomphantes comme aux triomphateurs antiques, on peut rappeler ce mot : Souviens-toi que tu es mortel.

Incomparable par son industrie, son commerce et son expansion coloniale, comme par son entente des conditions pratiques du gouvernement libre, admirable par sa poésie et sa littérature, comme par son mouvement scientifique et philosophique, l'Angleterre n'a cependant pas fait, semble-t-il, pour l'élévation du genre humain tout entier, ce qu'ont fait l'Italie, la France, l'Allemagne ; elle se soucie peu de faire triompher au dehors les vérités qu'elle a pu découvrir : la propagande en faveur des « principes » n'est point de son goût. Mais elle a donné au monde un merveilleux exemple de liberté et d'activité, et les exemples valent souvent les préceptes. Bismarck a prétendu que, dans notre Europe, tout ce qui est german est l'élément mâle ; douceur, générosité, bonté, ce sont à ses yeux choses féminines. — Est-ce bien sûr, et d'ailleurs les sexes ont-ils ici quelque chose à voir ? La vérité est qu'il y a des peuples de tête et des peuples de cœur ; tous sont nécessaires à l'humanité. Si la personnalité est une force, l'impersonnalité en est une ; si le sens pratique a son prix, la générosité a le sien, et ses apparentes folies font parfois sa sagesse. Certains peuples ont été épris d'un idéal universel et humain ; l'Angleterre a préféré mettre en pratique, pour la grandeur et l'expansion de sa propre race, la fière parole qu'une cité anglo-saxonne a inscrite sur ses armes : « Je veux, *I will.* »

LIVRE V

LE PEUPLE ALLEMAND

CHAPITRE I

LE PEUPLE ALLEMAND ET LA VIE IDÉALE

A bien des époques de notre histoire nous avons cru connaître l'Allemagne, et nous ne l'avons jamais bien connue. Malgré certains traits communs entre elle et nous, qui tiennent à l'identité ethnique des éléments Galate, Franc et Germain, les dehors du tempérament et du caractère, les marques visibles d'après lesquelles on se hâte de juger différent trop d'un peuple à l'autre. Attentifs à la surface, nous n'avons jamais bien suivi le travail intérieur et sourd qui s'accomplissait dans l'âme germanique. De plus, nous avons toujours jugé nos voisins d'après les dernières expériences que nous en avons eues, sans tenir compte de la lente et secrète métamorphose opérée en eux par le temps. C'est ce qui fait que, selon la juste remarque d'Edgar Quinet, nos jugements ont toujours été en retard d'un demi-siècle. Seuls quelques prophètes, comme fut Quinet lui-même en 1831, ont vu et annoncé l'avenir.

S'il est vrai, comme le soutiennent les Allemands eux-mêmes, que l'histoire d'un peuple soit d'avance contenue dans son caractère, il importe aux Français de ne pas commettre de nouvelles erreurs sur le vrai génie de l'Allemagne ; nul autre peuple, peut-être, ne doit davantage attirer l'impartiale observation du psychologue et du sociologue.

L'histoire intellectuelle et matérielle de l'Allemagne est, pour les philosophes, le plus frappant exemple, surtout depuis un siècle et demi, de la lente formation d'un caractère national et de sa manifestation finale par des actes.

L'Allemagne, et c'est son originalité, a commencé par le point de vue le plus idéal, le plus voisin du rêve, pour se rapprocher peu à peu du réel. Nous la verrons accumuler patiemment toutes ses forces intellectuelles et morales pour aboutir à une explosion de vie active. L'Allemagne, a dit Wagner, « aime l'action qui rêve ».

Essayons de montrer d'abord dans la race et le tempérament l'origine première du caractère germanique : puis, après en avoir dégagé les traits essentiels, cherchons par quel développement, d'une merveilleuse régularité, ce caractère s'est exprimé d'abord dans la langue et la religion, puis dans la poésie, puis dans la philosophie, en un mot dans la vie idéale. Plus tard, nous le suivrons dans la vie réelle, dans le domaine de l'action et de la politique ¹.

I

RACES ET CLIMATS. — LES ANCIENS GERMAINS

Un éminent historien a soutenu que l'Allemagne « est une race » tandis que la France n'en est pas une ². C'est une opinion fort répandue en Allemagne même et que partagent volontiers les pangermanistes, mais que l'ethnologie a entièrement réfutée. L'Allemagne, non moins que la France, a offert bien des mélanges de races à travers l'histoire ; elle a subi l'influence celtique, slave et finnoise. En Prusse, l'élément germanique se mêle dans une très large mesure à des éléments slaves ; en Bavière, à un fond celtique ; dans l'empire d'Autriche, il est de beaucoup inférieur en nombre aux éléments celtes et slaves.

¹ Nous invoquerons dans cette étude, autant qu'il nous sera possible, l'autorité des Allemands eux-mêmes, qui n'ont pas manqué d'approfondir leur développement intellectuel et moral comme tout le reste. Outre les écrits de Kant, de Goethe, de Heine, on peut consulter les travaux très remarquables de M. Pfeiderer et de M. Meyer dans l'*International Journal of Ethics*, 1893 et 1894. Leurs témoignages sont précieux, car ils représentent la conscience que dans des esprits supérieurs le caractère allemand prend de soi et de sa direction. On devient semblable, dit Platon, à l'objet de sa contemplation, — et aussi de son ambition. L'idéalisation même que les Allemands font subir à leur caractère, dans certains sens, de préférence à d'autres, devient à son tour un signe de leurs tendances secrètes.

² M. Lavisse.

Nos pères disaient : *les Allemagnes*. Malgré l'accomplissement de l'unité politique, les géographies montrent que ce pluriel conserve une partie de vérité¹. Parmi les groupes de populations qui se rencontrent dans l'Empire, on distingue encore, à leurs dialectes et à leurs mœurs, des Bavarois, des Souabes, des Franconiens, des Saxons, des Frisons, des Prussiens. L'Empire est loin d'être entièrement allemand : dans la partie septentrionale du Slesvig il retient malgré eux 150 000 habitants de langue danoise. A l'est, malgré les efforts de germanisation poussés à outrance, les provinces polonaises conservent en grande partie leur langue nationale ; les statistiques officielles avouent elles-mêmes près de 2 millions et demi de Polonais. A quoi bon rappeler l'Alsace-Lorraine ?

Il y a aussi en Allemagne l'influence mongole. On s'est même demandé si cette dernière n'expliquerait pas en partie le côté dur, égoïste et brutal qu'offre l'Allemand de certaines provinces ; mais l'hypothèse est peu vraisemblable. D'après Virchow, le type blond à crâne long, qui caractérise la race vraiment germanique, ne s'observe que de 33 à 43 fois sur 100 dans le Nord de l'Allemagne, de 25 à 32 fois dans le Centre, de 18 à 24 fois dans le Sud. L'Allemagne prise dans son ensemble est donc, en majorité, un pays « celto-slave », non purement germanique comme elle le prétend ; et la proportion des deux éléments, dolicho-blond, brachy-brun, n'est pas très différente de ce qu'elle est en France. L'opposition principale est dans l'absence de l'élément méditerranéen, ligure ou ibère. Le manque de ce dernier élément, avec sa vivacité et sa fougue méridionale, a un peu alourdi les deux autres. Nous reconnaissons d'ailleurs que, si l'Allemagne d'aujourd'hui n'est pas aussi germanique qu'elle l'imagine, elle le fut autrefois bien davantage, mais cela est vrai aussi de la terre des Gaulois. Toujours est-il que l'Allemagne n'est pas « une race », et la Prusse même, plus germanique que le reste par endroits, est de plus en plus envahie de Slaves. C'est d'une vieille famille slave que Bismarck lui-même prétendit descendre.

Si, par son élément blond à crâne allongé, l'Allemagne

¹ Vidal-Lablache, *États et nations de l'Europe*, p. 67.

se rattache aux races du Nord, énergiques, aventureuses, entreprenantes, conquérantes, individualistes et personnelles, par son élément brun à crâne large et à « tête carrée », elle se rattache aux races plus amies de la tradition et du sol, plus passives, plus faciles à gouverner, plus dociles à l'autorité et à la hiérarchie, plus enserrées dans tous les liens sociaux. Il y a là une antithèse de tendances que nous retrouverons, s'accroissant de plus en plus, dans le caractère germanique.

Le climat a exercé son action sur le tempérament physique et moral des Allemands. Il est facile de reconnaître en eux un fond lymphatico-sanguin, avec sa lenteur relative, sa froideur ordinaire interrompue par des fièvres de violence, son sérieux, sa nature réfléchie, son goût de la règle et de la méthode, son énergie persévérante.

Le caractère germanique s'est dessiné dès l'antiquité, tout comme le caractère gaulois. Tacite nous décrit les Germains, grands corps blancs avec des yeux bleus farouches et des cheveux d'un blond rougeâtre (traits qui leur sont d'ailleurs communs avec les Gaulois). Les Germains, dit César, « ne s'intéressent qu'à la chasse et à la guerre ; dès la plus tendre enfance, ils s'appliquent à s'endurcir physiquement ». « Ils détestent la paix, méprisent les arts ; violents, passionnés, ils sont moins ingénieux que les Gaulois et apprennent plus difficilement ».

Très remuants de leur nature, les Germains vivaient dans un flux et reflux d'incursions et d'attaques. La cité, qui avait pris de bonne heure, à Rome, un caractère civil et juridique (*municipium, munera capere*) ; chez les Grecs, un caractère moral et politique, n'existe chez les Germains que sous la forme du camp en permanence ; leur *dux* ou capitaine deviendra leur chef civil. Groupés en villages, en petites communautés, ceux qui se réclament de la même origine ne se réunissent que pour un but militaire et se rangent autour du chef le plus courageux, c'est le *comitatus* dont parle Tacite. La Germanie est une masse d'hommes perpétuellement sur le pied de guerre : ses bourgs sont des camps ou de simples cantonnements militaires, *centena*. C'est seulement en temps de guerre qu'existe chez eux la vie sociale organisée ; c'est par la discipline des armes qu'ils arriveront à la vie civile. Leurs

assemblées, qui n'étaient d'abord que de simples rassemblements militaires, deviendront des assemblées législatives, dont feront partie ceux-là seuls qui se distinguent par une haute position dans l'armée.

Toujours en guerre avec l'étranger ou les uns avec les autres, les Germains quittaient après peu de temps les terres conquises pour en chercher de nouvelles. A leurs yeux, nous dit Tacite, « c'est paresse et inertie que d'acquérir par la sueur ce qu'on peut conquérir par le sang ». Ils admettaient comme un principe de droit l'occupation de la terre dans la mesure de leurs besoins. Leurs chefs, mettant en pratique la maxime de la ballade du *Roi des Aulnes*, se saisissaient par violence de ce qu'ils ne pouvaient obtenir autrement :

Bist du nicht willig,
So brauch ich Gewalt.

Mais, une fois qu'ils avaient occupé une terre, ils s'attribuaient dessus un droit imprescriptible, même après l'avoir quittée. Dès les temps anciens, les Germains ont déjà des droits que les autres n'ont pas.

Le caractère original des associations germaniques, c'est que le lien qui unit les compagnons à leur chef est volontaire ; car le compagnon choisit lui-même son chef, auquel il prête serment d'obéissance et de fidélité. Ces associations toutes personnelles ne sont point, comme on l'avait prétendu, l'origine de la vassalité, des bénéfices et du régime féodal ; mais elles n'en ont pas moins, pour le psychologue et pour l'historien, un grand intérêt : elles manifestent le trait capital du vieux caractère germanique, qui ne conçoit guère le lien *public*, mais qui conçoit le lien d'*homme à homme*. Le devoir envers le chef se trouvait primer le devoir national, qui n'était encore qu'à l'état de vague notion ; de là un mélange de liberté individuelle, puisque l'individu disposait de sa personne, et de subordination, puisque l'individu se mettait au service d'un chef ; de là aussi l'anarchie germanique, les troubles, les révoltes perpétuelles, la mobilité des combinaisons politiques, toute la vie du moyen âge.

Le portrait de Tacite a fait fortune ; les Allemands l'on

de plus en plus idéalisé, les Français les ont crus sur parole ont même fini par se persuader que les invasions germaniques avaient régénéré l'Italie et la Gaule. L'empire romain, c'était la pleine « servitude » ; la Germanie, c'était la terre de la liberté et de la vertu. Fustel de Coulanges a montré dans ces illusions historiques le germe des prétentions allemandes et même des haines allemandes ; il a fait voir que les Germains étaient aussi corrompus que pouvaient l'être les Romains, avec la brutalité en plus ; qu'ils ne possédaient ni vertus particulières, ni institutions originales : qu'ils étaient simplement à une période moins avancée, plus voisine du régime familial et communautaire. Ils n'ont rien « régénéré ». Les historiens, dans leurs idylles sur les Germains comme sur les anciens Pélasges, ont voulu nous faire croire à leur innocence morale. Il est aujourd'hui démontré et par les documents archéologiques et par la comparaison avec les races non civilisées, que tout leur mérite consistait dans la grossière simplicité de mœurs et dans les vertus du sauvage actuel.

On a voulu ainsi, en faveur des facultés métaphysiques qu'auraient eues déjà les Germains, tirer argument de l'absence d'idoles chez eux, ou même de l'absence de divinités plus accentuées que les vagues *numina* des Italiotes. Selon Tacite, les anciens Germains n'adoraient pas leurs dieux dans des temples ni par le moyen d'images ; ils appelaient dieux ce mystère qu'ils percevaient en éprouvant la crainte sacrée, *sacer horror*. Dans la profondeur des bois et sous les branches des vieux chênes, ils sentaient la présence de l'invisible divinité. Les historiens allemands n'ont pas manqué de retrouver dans ce portrait flatteur « l'introspection mystique, *Innerlichkeit* », qui ramène à une sorte de sentiment interne l'idée de l'inconnaissable. Mais d'abord, l'horreur des forêts sombres et des grands chênes était tout aussi bien celtique et druidique, ou encore finnoise ; quant à l'absence d'idoles, où les philosophes allemands ont voulu voir une supériorité du culte, elle est au contraire, pour les ethnologistes, la preuve d'un développement religieux encore rudimentaire. Les vieux Germains n'avaient pas même atteint la phase du polythéisme et de l'idolâtrie ; ils en étaient à l'animisme et à la physiolâtrie. Les Allemands, — on pouvait s'y attendre, se

sont cependant livrés aux plus doctes dissertations, — ont imaginé les théories les plus complexes pour retrouver dans la mythologie même des vieux Germains les marques de leur supériorité ethnique. N'avaient-ils pas de même prétendu trouver dans les institutions des Germains le signe de leur *mission* politique ? Des études allemandes ressortent trois points, qui concernent le combat des dieux ou des héros, les enchantements runiques, enfin la destinée du monde. Chez les Hindous et les Grecs, disent les critiques allemands, le combat des dieux est rejeté dans le passé ; chez les Germains, comme chez les Iraniens, le combat continue toujours et constitue l'essence même de la vie, pour les dieux comme pour les hommes. Il y a un conflit sans fin entre les puissances du bien et celles du mal, représentées par les géants. M. de Hartmann et M. Pfeleiderer ont voulu voir dans cette vieille religion de la nature « un développement tragico-éthique » : le conflit des forces ennemies, en effet, n'est-ce pas le fond de la tragédie, et le triomphe des puissances du bien, le fond de la morale même ? En son livre sur la *Vieille poésie germanique*, M. Richard Meyer soutient, avec M. de Hartmann, que ce qui la caractérise, c'est d'être la poésie du « combat spirituel ». Le sujet des plus grands poèmes des Germains, les histoires des dieux dans les Eddas, comme plus tard le *Parsifal* de Wolfram von Eschenbach et le *Faust* de Goëthe, c'est le combat pour la vérité. La division avec soi, le *zwivel*, le doute, la discorde de deux âmes en une seule poitrine, voilà, nous dit-on, ce qui cause au Germain un sentiment d'oppression ; la victoire sur l'ennemi au fond de son propre cœur, voilà ce qui lui apporte la satisfaction la plus profonde. — Nous craignons fort que le patriotisme, joint à l'esprit systématique, n'égare les Allemands dans leur admiration pour les Eddas, poèmes barbares, souvent féroces, où l'on ne trouve guère trace du combat spirituel et où, en revanche, on voit les héros boire du sang humain pour se donner du courage, ou se faire servir le cœur de leur frère sur un plat. Avec l'habitude allemande de chercher partout des « symboles », il n'est aucune vieille poésie, fût-ce celle des Peaux-Rouges ou des Maoris, qui ne soit digne d'admiration. M. Meyer n'en insiste pas moins sur les diverses formes du « combat spirituel » parmi lesquelles,

en première ligne, se trouve le doute. Faire remonter les combats de la pensée métaphysique jusqu'à Odin et à Parsifal, qui fut précisément un héros celtique, c'est peut-être aller un peu loin, — quoique nous accordions volontiers que le docteur Faust est la plus admirable personnification du génie germanique.

Outre le combat intellectuel, la vieille poésie nous présente encore selon M. Meyer, le combat moral, qui d'ailleurs est inséparable de l'autre ; l'intérêt psychologique devient alors dominant et prend la forme du drame intérieur. Ici encore, nous doutons que les vieux Germains, les « fauves blonds », comme on les a appelés, eussent de si hautes idées. Il faut surtout voir dans leurs mythes l'esprit batailleur de peuplades primitives qui ne songeaient qu'au combat matériel. Quant au dualisme iranien, qui vient peut-être du contact des vieux Germains avec les populations iraniennes, on le retrouve tout aussi bien chez les Celtes, qui ont leurs dieux du jour et leurs dieux de la nuit, leurs bons et leurs mauvais génies, leurs fées bienfaisantes et malfaisantes ; il n'y a, dans cette antithèse toute naturelle aux populations barbares, rien de « tragico-éthique ». De même, la conception d'un séjour réservé aux guerriers morts sur les champs de bataille est commune à beaucoup de mythologies. Ce qui est significatif dans le Walhalla germanique, c'est que les guerriers morts dans la bataille continuent de se battre comme pendant leur autre vie, tandis que la foule de ceux qui sont morts d'autres manières s'évanouit dans le nébuleux royaume des ombres. Par allusion à cette croyance, Goethe disait que la Nature lui devait la continuation de son existence après sa mort, puisqu'il avait été toute sa vie un lutteur. Mais les batailles incessantes du Walhalla, où l'on passe le temps à s'enivrer et à s'entretuer pour ressusciter aussitôt, ne sont qu'une farouche conception de barbares guerriers, où la métaphysique et la morale n'ont rien à voir.

La *rune* fut un élément d'importance dans la vieille foi germanique et finnoise ; elle signifiait, a-t-on prétendu « le mystère d'une chose », sa vraie essence, ce que Kant devait plus tard appeler la « chose en soi ! » Tout objet et toute personne possède sa « rune » ; quiconque devient maître de celle-ci, devient par cela même maître de la chose

ou de la personne. Par une longue suite de combats, les plus élevés parmi les dieux se sont faits les maîtres de toutes les runes, conséquemment de tous les objets et de toutes les créatures. Ce mythe ne pouvait manquer d'exciter l'admiration des exégètes allemands, qui y ont vu un profond symbolisme. Il est à craindre que les vieux Germains, ou plutôt les vieux Finnois, n'eussent des idées beaucoup plus enfantines. Les runes n'étaient en somme que des paroles magiques ou des caractères mystérieux auxquels on attribuait des vertus extraordinaires. On interrogeait l'avenir au moyen de bâtons runiques : c'étaient des baguettes coupées à un arbre fruitier et sur lesquelles on écrivait des runes. On les jetait au hasard sur une toile blanche ; puis le prêtre invoquait les dieux, prenait trois fois les bâtons un à un et, d'après l'assemblage des signes que fournissait le hasard, interprétait l'avenir. Il est difficile de voir dans ces pratiques, plus ou moins analogues à celles de tous les peuples sauvages, l'anticipation des *choses en soi* de Kant. Les runes ressuscitent un pendu, inspirent de l'amour aux jeunes filles, amortissent le tranchant du glaive, calment les vagues, facilitent les accouchements, guérissent les blessures, séduisent les juges, donnent même de l'esprit. Tous les pays ont leurs sorciers, et tous ces sorciers, encore aujourd'hui, « disent des paroles », ne fût-ce que pour guérir une entorse ; aucun ne songe à la « chose en soi ».

Plus originale est la conception de la fin du monde, causée par les péchés des dieux aussi bien que des hommes ; car les dieux germains ne sont ni infailibles, ni impeccables. Aussi auront-ils leur « crépuscule ». Un nouveau monde, plus beau, s'élèvera sur les ruines de l'ancien. Mais comment, dans cette conception, reconnaître « la caractéristique invariable de la pensée germanique : l'union du mécontentement à l'égard du présent et des descriptions optimistes de l'avenir » ?

Il faut se défier de tous les systèmes des mythologues ou métaphysiciens qui veulent retrouver dans les diverses religions barbares des dogmes profonds ou des idées sublimes. L'animisme des Germains, après tout, ressemble à celui des Gaulois, des Celtes, des Slaves, des Finnois, de toutes les populations primitives. Peut-être cependant y avait-il chez les Celtes Gaulois une foi plus complète et plus naïve à une

société ultra-terrestre, pareille à la nôtre ; chez les Germains, une foi plus ardente à l'existence purement guerrière au delà de la mort ; l'idée de combat domine certainement les mythes des Germains. Au reste, l'interprétation même que les divers peuples donnent de leurs vieux mythes, en les idéalisant, peint leur nature !. La France a idéalisé le vieux culte gaulois dans le sens du dévouement et de l'amour, des rapports sociaux triomphant de la mort ; l'Allemagne a idéalisé le vieux culte batailleur des Germains dans le sens du combat spirituel, et leur naturalisme encore rudimentaire dans le sens d'un vague mysticisme, dialectique et moral.

II

LE CARACTÈRE GERMANIQUE

I. — Sous l'influence du tempérament et de la race, à laquelle il faut ajouter un climat assez froid et souvent brumeux, s'est développé en Allemagne un caractère dont il importe de marquer avec précision les principaux éléments. La sensibilité allemande, en général, comme la sensibilité anglaise, est celle des flegmatiques forts et demi-sanguins, à réaction lente, sous ce *cælum germanicum* dont se plaignait Tacite. En ce qui concerne les sensations et les perceptions, elle est peu aiguë et peu fine. De même, les émotions sont assez longues à exciter, mais, une fois en mouvement, elles sont énergiques et durables. Sensations obtuses et émotions fortes, voilà donc, en quelques sorte, la formule moyenne de la sensibilité germanique. Nous avons déjà trouvé ces traits chez les Anglo-Saxons, qui y ajoutent un sens de l'activité pratique beaucoup plus développé par les nécessités de leur situation géographique et sociologique. Au point de vue des penchants, la sensibilité germanique est partagée en sens contraires et nous offre déjà un mélange curieux de réalisme et d'idéalisme. A côté d'inclinations très matérielles, comme l'amour de la bonne chère, vous trouvez des tendances idéales qui se traduisent par des moments de langueur, de recueillement, d'extase. Luther aime les chansons, la bière, la femme ; en même temps, il a la foi ardente, il vit dans la terreur du

diable et de l'enfer ; il est homme d'action et « luttteur » intrépide. Selon le tempérament et le climat, la sensibilité des peuples est plus ou moins disposée à la gaieté ou à la tristesse. L'Allemand alterne volontiers : il a ses heures de gaieté un peu lourde ; il a ses heures de mélancolie ; il est souvent pessimiste. Il n'a pas, en général, la persuasion instinctive que la nature est bonne, que l'homme est bon ; il se défie, il censure, il accuse autrui et s'accuse lui-même ; il aperçoit le côté sombre des choses, le côté satanique des hommes. En religion, il est tout pénétré par l'idée du péché originel et de notre naturelle impuissance à obtenir le salut. En philosophie, c'est l'Allemagne qui, après l'optimisme de Leibnitz, nous a donné le pessimisme de Schopenhauer, de Hartmann, de Bahnsen, pour revenir à l'optimisme de Nietzsche¹.

Malgré une certaine sauvagerie naturelle, l'Allemand est prêt à la compassion. Mais il n'a pas parmi ses besoins natifs cet amour de la société qui caractérise le Français. Il se suffit volontiers à lui-même ; sa sensibilité n'a point une direction essentiellement centrifuge, expansive et communicative. Il est passionné en dedans, mais non de la même manière que les méridionaux bilieux et nerveux, toujours concentrés dans quelque idée d'amour ou de vendetta, d'ambition toute personnelle ; en général, l'Allemand se passionne pour quelque travail auquel il attache une haute importance, pour quelque tâche plus ou moins élevée, pour une doctrine morale, philosophique, religieuse, patriotique. Sa passion est « objective » comme son intelligence. Ainsi que le Français, l'Allemand est enthousiaste, mais non de la même manière. Le Français, vif et rond, s'illumine en quelque sorte, déborde, s'épanche ; le cerveau germanique s'échauffe et s'allume intérieurement, avec lenteur, mais avec persévérance : c'est un feu de charbon de terre, souvent fumeux, non un feu de branches à la vive flamme, encore moins un feu de paille. Quant à l'Anglais, le sens pratique a si bien discipliné chez lui l'imagination, que l'enthousiasme prend son unique revanche dans la poésie, jamais dans la conduite.

Le « zèle » intérieur de l'Allemand ne va pas sans un

¹ Voir notre livre : *Nietzsche et l'immoralisme*.

côté négatif, qui est la haine à l'égard des adversaires de la bonne cause, de la bonne race, de la bonne patrie. L'Allemand abhorre le Polonais, il abhorre le Russe ; il a une aversion profonde pour le Juif et le lui témoigne vigoureusement. Les vieux ennemis, Romains, Gaulois, Slaves, sont encore en abomination comme s'ils attaquaient la frontière. Quant aux Français, à « l'ennemi héréditaire », c'est pis encore. Il semble, dit M. Lavisse, que le Palatinat soit toujours en flammes et que Louis XIV règne à Versailles : tout est contemporain pour ce patriotisme farouche. C'est là le pire côté de l'âme allemande. Après s'être détestés entre eux, les Allemands ont conservé l'habitude de détester l'ennemi du dehors avec une intensité qu'on ne retrouve guère ailleurs. L'Allemand met son énergie native dans tout ce qu'il sent comme dans tout ce qu'il fait. Heine disait : « Les Allemands sont plus rancuneux que les peuples d'origine romaine. Cela tient à ce qu'ils sont plus idéalistes, jusque dans la haine. Nous haïssons chez nos ennemis ce qu'il y a de plus essentiel, de plus intime, la pensée. » — « On nous croit flegmatiques, a dit M. de Treitschke, nous sommes le plus haineux des peuples. » Et cet aveu était confirmé par un des adversaires politiques de M. de Bismarck, M. Bamberger : « Une génération grandit à laquelle le patriotisme n'apparaît que sous le signe de la haine. » Et M. Bamberger ajoutait que cette génération, par son langage tranchant, semblait vouloir rappeler « le tranchant de l'épée allemande ».

L'intelligence de l'Allemand est, comme sa sensibilité, à réaction lente, mais soutenue. Parfois pesante, souvent dénuée de souplesse et de finesse, peu inquiète des nuances, elle se montre solide, résistante, ferme et libre, fortement attachée au vrai. L'esprit d'intériorité individuelle est excellemment indiqué par Ranke : « L'intérêt propre que nous prenons au monde, dit-il, consiste en ce que nous cherchons à faire de ce qui est en dehors de nous quelque chose qui soit au dedans de nous ».

L'Allemand laboure opiniâtement et profondément le domaine de son choix. Au lieu d'être primesautière, sa pensée tourne et retourne longuement les plus difficiles problèmes. « Il était Allemand, dit Goethe d'un de ses personnages, et les Allemands aiment à se rendre compte de

tout ce qu'ils font. » Schiller dit à son tour : « Nos bons Allemands ne se démentent point : on a beau leur servir des mets excellents ; pour les manger avec appétit, ils veulent en connaître le nom. ¹ »

La patience du laborieux Allemand, chercheur, froid et tenace, se révèle dans le goût des travaux d'érudition et dans celui des langues. L'Allemand, disait Robertson, est négociant en gros et en détail dans le domaine de l'érudition. Selon Leibnitz, le caractère distinctif de l'Allemand, c'est la « laboriositas ». Qualité précieuse et pour la science et pour la philosophie. L'amour de chercher, d'inventer, de combiner et de construire est un trait essentiel de l'esprit germanique ; combien d'Allemands, si Dieu eût tenu dans sa main droite la vérité, dans sa gauche la recherche de la vérité, se seraient écriés avec Lessing : « Père, je choisis la recherche ; la vérité n'appartient qu'à toi seul ! »

Quand un cerveau bien organisé se trouve joint à un tempérament doué d'une bonne dose de flegme, il en résulte un mouvement modéré dans le cours des idées, qui permet aux représentations voisines et aux idées collatérales de surgir devant l'esprit. La réflexion devient alors une seconde nature. Si forte est la vie de la réflexion chez l'Allemand, que souvent il s'en contente. Loin d'être « simpliste », son intelligence a plutôt pour fond la dualité de la thèse et de l'antithèse : elle procède dialectiquement, en opposant les contraires. Le goût de la bipartition lui est naturel ; et cette bipartition, chez certains, se réduit souvent à une affirmation suivie d'une négation. M. de Bismarck, dit-on, divisait le monde (d'une façon assez rudimentaire) en « amis de l'Empire » et « ennemis de l'Empire ». L'Allemand a aussi l'amour des classifications, et, d'ordinaire, ce sont les plus enchevêtrées qui font sa joie. Il aime à ranger ses idées par catégories, en ordre de corrélation ontologique plutôt que logique, pour pouvoir ensuite régler ses actes selon des principes. Il a du reste toujours deux ou trois

¹ Comparez la boutade de Lange : « L'Allemagne est le seul pays où un pharmacien ne peut préparer un remède sans s'interroger sur la corrélation de son activité avec l'essence de l'univers. » — Pour nous, faut-il le dire ? nous avons vu des pharmaciens allemands qui, comme ceux des autres pays, nous paraissaient plus préoccupés du prix à demander que de leurs rapports avec le Cosmos.

principes à sa disposition. Heine s'est moqué de cet esprit méthodique, appliqué parfois à des choses fausses, et il a écrit cette boutade : « Une démence française est loin d'être aussi folle qu'une démence allemande, car, dans celle-ci, comme eût dit Polonius, il entre de la méthode ! »

En France, nous aimons à restreindre le champ de notre vision pour bien voir ce que nous voyons ; l'esprit allemand, qui veut surtout voir beaucoup de choses à la fois, est large et trouble. Il n'éprouve pas ce goût de géométrie rectiligne, ce besoin d'ordre et de clarté si impérieux chez d'autres peuples ; il se plaît aux contradictions, aux complications indéfinies : « avec lui, rien n'est jamais terminé », son imagination aime la fuite des horizons et le vague des contours. Le revers de la profondeur, de la consciencieuse application et de la « compréhensivité » d'esprit, c'est la tendance à l'obscurité et à la confusion, au subtil et à l'artificiel, au pédantisme et au formalisme, qui se manifestent si souvent par un style barbare, enveloppé, « à triple enchevêtrement, » dit Schopenhauer, par ce je ne sais quoi de livresque qui sent l'air renfermé de la bibliothèque. Trop souvent font défaut, chez ces esprits concentrés en eux-mêmes, le plein air et le plein jour, ainsi que les larges perspectives sur la vie sociale.

C'est surtout par la volonté que le caractère allemand est digne d'estime. Energie et durée sont ici des qualités de premier ordre. De là proviennent la patience à supporter les difficultés inséparables du succès, la persévérance, la discipline, l'attachement au devoir. Là aussi est le vrai centre de cet individualisme qui caractérise le Germain. Là enfin est la source vive d'une activité incessante. Si la profondeur de l'intelligence, jointe à l'exaltation intérieure du sentiment, favorise la tendance religieuse ou métaphysique, d'autre part, la force de la volonté rend l'Allemand, lorsqu'il le faut, capable d'action et d'action énergique. Quand Heine exalte en Luther « le plus allemand des Allemands », c'est qu'il y voit « le mélange d'un rêveur mystique et d'un homme d'action ». Quand le même poète appelle les Allemands des chênes sentimentaux, ce n'est pas pure ironie. Il y a chez ce peuple un mélange de force brutale et d'esprit contemplatif, de rudesse fruste et d'ins-

truction avancée, de sensualité et de mysticité, de militarisme et de religiosité, comme aussi de rigorisme logique et de « sentimentalité intellectuelle » (l'intraduisible *Gemüth*). L'auteur de *Rembrandt als Erzieher* résume à peu près de même le caractère de ses compatriotes : « Musique et honneur, sauvagerie et douce pitié, ingénuité d'enfant et amour de l'indépendance, tels sont les traits essentiels de la nature allemande ».

On voit combien cette nature est livrée aux directions contraires. Tout Allemand, comme Jacobi, nage « sur deux vagues », l'une réaliste, l'autre idéaliste, qui le soulèvent et l'abaissent tour à tour. Les Allemands parlent souvent de la « polarité » qui distingue leur caractère. Goethe expliquait la vie de l'univers par un double mouvement de systole et de diastole, et lui-même oscillait sans cesse du calme spirituel au trouble intérieur. Dans l'intelligence allemande, l'état de doute est fréquent ; — nous disons le doute avec ses alternatives et son rythme, non le scepticisme avec ses négations arrêtées ou son indifférence. Luther avait douté avant de se fixer dans sa foi, d'autant plus ardente qu'elle était plus personnelle. Le pour et le contre hantent tour à tour la pensée allemande, et c'est pour cela qu'elle est si propre à la critique philosophique, à l'examen des thèses les plus opposées.

Nietzsche, sous la « profondeur allemande », qu'il satirise, se plaît à montrer un amas insondable d'éléments informes. L'âme allemande, selon lui, serait d'origine multiple, plutôt faite d'éléments divers superposés que réellement bâtie. Cela tient, dit-il, à son « extraction. » — « Un Allemand qui oserait dire : — je porte, hélas ! deux âmes en moi, — se tromperait fortement sur le nombre : il ferait une erreur de plusieurs âmes ». Nietzsche voit dans son peuple un peuple disparate, un monstrueux pêle-mêle de races, « un ensemble du milieu sous tous les rapports. » Il trouve les Allemands « insaisissables, sans bornes, contradictoires, inconnus, ondoyants, surprenants, terrifiants même ». — « Quel voisinage du noble et du vulgaire ! quel désordre et quelle richesse dans la disposition de cette âme ! L'Allemand traîne son âme, il *traîne* comme un fardeau tout ce qui lui arrive. Il digère mal les événements de sa vie, il n'en *fin*it jamais. » Les Allemands, selon Nietzsche, échappent à toute

définition; par cela, déjà, « ils sont le désespoir des Français ». « Il est caractéristique des Allemands que la question : qu'est-ce qui est allemand? soit toujours à l'ordre du jour. » Une autre caractéristique, dit Nietzsche, c'est qu'on a rarement tort en parlant d'eux. — « L'âme allemande a des couloirs, des galeries, il y a en elle des cavernes, des cachettes et des réduits; il y a en elle beaucoup du charme de ce qui est mystérieux. L'Allemand connaît les voies furtives qui mènent au chaos. Et comme toute chose aime son symbole, de même l'Allemand aime le nuage et tout ce qui est obscur, naissant, crépusculaire, humide et voilé. Tout ce qui est incertain, embryonnaire, en voie de formation et de croissance lui semble *profond*. L'Allemand lui-même n'est pas, il devient, il se *développe*. C'est pourquoi *le développement* est le vrai travail de l'Allemand, sa perfection dans le grand domaine des idées philosophiques ¹. »

Si on résume l'impression de beaucoup de penseurs d'Allemagne, l'Allemand typique pourra se définir : une personnalité énergique et concentrée qui domine ses contradictions internes par l'humour et par l'action. L'humour, c'est l'intelligence réconciliant les contraires par l'ironie avec laquelle elle les égalise et les anéantit devant un idéal supérieur; l'action, c'est la volonté franchissant les contradictions de la pensée pour réaliser cet idéal. Telle est la métaphysique du caractère allemand selon les Allemands eux-mêmes ². Méphistophélès personnifie l'humour, Faust personnifie la pensée se guérissant par l'action des blessures qu'elle s'était faites. Bref, pour parler encore des Allemands en formules dignes d'eux, nous dirons que leur esprit est à la fois éminemment antithétique et synthétique.

II. — Étant donné un tel caractère, que deviendra-t-il dans le milieu social? La première attitude qu'on en peut attendre, c'est l'énergique revendication de la personnalité. Le moi allemand se « *pose* », pour parler comme Fichte, et au besoin *s'oppose*. Nous ne voulons nullement dire que ce soit de l'égoïsme, un calcul d'intérêt ayant pour centre

¹ *Par delà le Bien et le Mal*, « Peuples et Patrie », ch. VIII, § 244. — Taine avait écrit à Nietzsche qu'il trouvait ce chapitre très « suggestif ».

² Voir notamment M. Meyer, *International Journal of Ethics*, janv. 1893.

le moi aux dépens d'autrui ; non, c'est une force qui s'affirme par le fait même qu'elle existe et qu'elle est énergique ; antérieurement à tout emploi d'elle-même, elle manifeste et défend sa profonde individualité. Elle s'isole volontiers en soi et, quand elle établit une relation d'elle à autrui, elle s'efforce de faire que cette relation même ait un caractère *personnel*. L'Allemand s'unit à son Dieu, mais c'est d'un lien qui lui est propre et qui réside dans son for intérieur, de sorte que son Dieu et lui forment, comme on l'a dit, une communauté dans la communauté. L'Allemand s'efforce-t-il de construire un système du monde, ce sera *son* système personnel, sa solution à lui des problèmes universels et éternels. S'agit-il d'interpréter simplement « un passage d'Horace », ce sera *son* interprétation individuelle, à laquelle il attachera une suprême importance. Dans les petites choses comme dans les grandes, il s'affirme avec une candeur d'orgueil qui vous désarme par son inconscience. Nietzsche croit qu'une ère nouvelle commence avec lui, plus importante que « l'ère néfaste du christianisme ». Schopenhauer et Hegel avaient d'eux-mêmes des idées analogues ¹.

Mais ce n'est là que le premier côté du caractère allemand quand on le considère dans le milieu social. Par une de ces antithèses qui font son originalité, il combine son amour inné et superbe de l'indépendance avec un goût non moins inné de subordination hiérarchique et même d'humble soumission. « Ce qui caractérise l'Allemand, dit Biedermann, c'est l'obéissance. » Nietzsche reproche à ses compatriotes leur « esprit de troupeau ». L'Allemand aime à établir ou à voir établir autour de lui tout un système de relations bien organisées, et comme il s'efforce de conserver à ces relations mêmes un caractère tout personnel, l'antithèse aboutit de nouveau à une sorte de synthèse. Kant, observateur profond, a noté cette « passion de mé-

¹ Je me rappelle le professeur d'allemand de mon lycée, homme excellent et cœur généreux, chassé de son pays par les événements de 1848. Poète fort distingué, ami de Heine, il avait publié plusieurs volumes de vers (les *Hirondelles*, le *Pays Bleu*, etc.). J'avais traduit en vers français plusieurs de ses poésies bibliques, qui étaient belles ; je le vois encore, parlant de lui-même avec l'admiration la plus grandiose et la plus naïve, mettant la main sur son cœur et s'écriant d'un ton prophétique : « Oui, je suis un grand poète, et, grâce à mes vers, vous passerez avec moi *aux postérités* ! »

thode » qui porte l'Allemand à se faire *classer* péniblement, par rapport à ses concitoyens, non d'après le principe d'égalité cher aux Français, mais suivant une échelle de privilèges hiérarchiques ; de là, disait-il, une certaine « servilité » jointe à la pédanterie dans la graduation des titres : « noble, très noble, etc. ». Kant y voyait en partie la conséquence de la constitution politique de l'Allemagne ; mais il y trouvait aussi un penchant naturel de l'Allemand à établir, « entre celui qui doit commander et celui qui doit obéir, une échelle où soit marqué chaque échelon, avec le degré de considération qui lui revient ; si bien que celui qui n'a pas de profession, et qui n'a pas non plus de titre, n'est rien ». L'individualisme outré de Nietzsche, au lieu de le conduire à l'anarchie, le conduit à une hiérarchie de fer : maîtres et esclaves. La dialectique étant de mise quand il s'agit du pays de Kant et de Hegel, nous dirions volontiers que, au sein de la société, le caractère germanique évolue en trois temps ; premier moment : individualisme ; deuxième moment : subordination ; troisième moment : hiérarchie de subordinations conservant un caractère individuel. En langage historique, on pourrait dire plus simplement que l'Allemand est resté féodal d'esprit au sein de la société moderne. De plus, il a gardé le respect mystique et superstitieux de la force. S'il peut être le plus fort, il érige son triomphe en droit ; s'il est le plus faible, il s'incline. Comme on l'a justement remarqué, il est dans la nature de la force de se courber devant une force plus grande : ainsi s'expliquent et l'autoritarisme de l'Allemand et son besoin de soumission à l'autorité. Nietzsche voit partout la volonté de puissance, *Wille zur Macht*, qui aboutit à savoir commander si l'on peut, à savoir obéir si l'on ne peut rien faire de mieux. Nietzsche, qui se croit essentiellement moderne, est, lui aussi, essentiellement féodal.

Les Allemands reconnaissent qu'il y a du vrai dans les deux principales sortes de critiques qui leur sont adressées par les autres peuples. Au point de vue esthétique et moral : manque de forme, manque de grâce, parfois la ruse sous un air de franchise, esprit querelleur et rancunier, rudesse de manières, en un mot une certaine barbarie ; au point de vue politique : soumission exagérée, peu de respect de soi, servilité. « Bon enfant et sournois, un tel côté à